

AS
162
M73
1921

Avril - Décembre 1921

BULLETIN

DE

L'ACADÉMIE DES SCIENCES

11,

ET LETTRES

DE MONTPELLIER



MONTPELLIER
IMPRIMERIE FIRMIN ET MONTANE

Rue Ferdinand Fabre et Quai du Verdanson

1922

Adresser les manuscrits et épreuves au
Secrétaire général, M. G. MERCIER-CASTELNAU
Rue Fournarié, 3, Montpellier

Avril - Décembre 1921

BULLETIN
DE
L'ACADÉMIE DES SCIENCES
ET LETTRES
DE MONTPELLIER



MONTPELLIER
IMPRIMERIE FIRMIN ET MONTANE
Rue Ferdinand-Fabre et Quai du Verdanson

1922

SOMMAIRE

Liste des Membres de l'Académie.

Procès-verbaux :

Section des Sciences :

Section des Lettres :

Section de Médecine :

Séances générales.

Sur les hélicoptères, par M. le docteur Amans.

Sur la psychologie des araignées, par M. le docteur Amans.

Testicule et psychologie des castrats, par M. le docteur Grynfeldt.

Le docteur Carrieu rapporte l'histoire d'une paraplégie à diagnostic difficile.

Effets d'un pneumothorax spontané sur l'évolution d'une tuberculose pulmonaire, après deux ans d'observation, par M. le docteur Carrieu.

De la désagrégation de la personnalité dans la démence précoce, par M. le docteur J. Margarot.

A propos de l'hérédité psychologique par contraste, par M. le docteur J. Margarot.

A propos de quelques résultats obtenus avec le masque manométrique de Pech. Essai de pathogénie, par M. le docteur F. Carrieu.

Une soutenance de thèse médicale à Montpellier, par M. le docteur Paul Delmas.

Expérimentation de thyroïde et d'interstitielle sur les gallinacés, par M. Ouy-Vernazobres.

Joseph Cambon et le clergé constitutionnel, par M. Pierre Vialles.

Communication de M. Amans sur les pales tournantes.

Les grains en croissant de la glande pelvienne du triton palmé, leur étude au moyen des colorations vitales, par M. le docteur Grynfeldt.

Quelques observations sur les cellules de la glande pelvienne du triton relatives à la persistance du chondriome au cours de plusieurs cycles sécrétoires, par M. le docteur Grynfeldt.

Le mouvement des salaires au XIX^e et au XX^e siècles, par M. Roche-Agussol.

Etude d'une récente épidémie de grippe, par M. le docteur F. Carrieu.

LISTE DES MEMBRES

de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier

Bureau général de l'Académie

MM.

<i>Président</i>	VIANEY, doyen de la Faculté des Lettres.
<i>Vice-Président</i>	TARBOURIECH, professeur à la Faculté de Pharmacie.
<i>Secrétaire général</i>	MERCIER - CASTELNAU, Docteur en Droit, Avocat à la Cour d'Appel, ancien Bâtonnier de l'Ordre.
<i>Vice-Secrétaire général</i> .	MOYE, Professeur à la Faculté de Droit.
<i>Trésorier</i>	VIALLES, Docteur en Droit, Avocat.
<i>Bibliothécaire Archiviste.</i>	HENRY, Pasteur.

<i>Président honoraire</i> . . .	R. LAURENS, Avocat à la Cour, ancien Bâtonnier.
----------------------------------	---

Section Médecine

- MM. BATTLE, 2, rue du Petit-Secl.
BERTIN-SANS, 3, rue de la Merci.
BOUDET, 22, rue de l'Aiguillerie.
BOUSQUET, 2, rue du Petit-Saint-Jean.
CARRIEU, 5 *bis*, rue de la Merci.
CAIYERGUES, 11, rue des Trésoriers-de-France.
DELMAS, 4, place de l'Observatoire.
DESMONTS, 55, Grand'Rue.
ESTOR, 6, plan du Palais.
ETIENNE, 14, rue Marceau.
EUZIÈRE, villa de Baichis, chemin du Pioch-de-Boutonnet.
GUEIT, 7, rue du Collège.
GUIBAL, 7, rue du Petit-Saint-Jean.
HORTOLÈS, 15, rue du Trésorier-de-la-Bourse.
LEENHARDT, 16, rue Marceau.
MAGNOL, 1, rue Philippy.
MARGAROT, 18, rue Jacques-Cœur.
OÏY-VERNAZOBRES, 12, rue de la République.
LISBONNE, 3, boulevard Ledru-Rollin.
RICHE, 13, rue Baudin.
RIMBAUD, 18, rue Nationale.
DE ROUVILLE, 12, rue Jacques-Cœur.
SOUBEYRAN, 19, rue Maguelone.
TÉDENAT, enclos Tissié-Sarrus.
VEDEL, 7, rue de Verdun.
VILLARD, 4, rue Maguelone.
VIRES, 18, rue Jacques-Cœur.
VITOU, directeur du Service de Santé.
-

Section Sciences

- MM. AMANS, 45, avenue de Lodève.
ASTRE, 5, rue Jean.
ASTRUC, 17, boulevard Vieussens.
BEAULARD DE LENAIZAN, 6, rue du Gymnase.
BLAYAC (François), domaine du Rochet, Castelnau-le-Lez.
BLAYAC (Joseph), 10, rue Delmas.
CASTELNAU, 3, boulevard Ledru-Rollin.
CAZALIS DE FONDOUCE, château du Rey, par Pont-du-Gard
(Gard).
DAUTHEVILLE, 27, cours Gambetta.
DERRIEN, 16, avenue du Stand.
DUBOSCQ, rue Marcel-de-Serres.
FAUCON, 17, boulevard de l'Esplanade.
FONZES-DIACON, 23, cours Gambetta.
GÈZE, 8, rue du Cannau.
GRANEL, 14, rue du Collège.
GRYNFELTT, 8, place Saint-Côme.
IMBERT, 9, rue des Carmélites.
MASSOL, 20, boulevard des Arceaux.
MOURGUES, 4, rue de la Bascule.
MOYE, 12, rue du Faubourg-Boutonnet.
PASTRE (G.), 6, rue Général-René.
PECH, rue Montel (Institut de Biologie).
ROCHE, 6, rue Jean-Jacques-Rousseau.
DE ROUVILLE, 9, rue Moquin-Tandon.
SOULIER, 12, rue du Faubourg-Boutonnet.
TARBOURIECH, 19, rue Boussairolles.
VENTRE, 11, rue Bonnard.
VIALLETON, 1, boulevard Henri-IV.
-

Section des Lettres

- MM. BERTHELÉ, 36, rue des Patriotes.
BRÉMOND, 10, rue du Gymnase.
CHAMAYOU, 2, rue du Petit-Saint-Jean.
CHARMONT, 7, chemin de Nazareth.
COSTE, 17, rue du Palais.
COULET, Rectorat.
DESPETIS, 31, rue Saint-Guilhem.
le Général DEVILLE, Quartier-Général.
D'ESPINASSOUX, 11, rue du Faubourg-Saint-Jaumes.
GACHON, rue Jacques-Draparnaud.
GAILLARD, Bibliothèque Universitaire.
GERVAIS, 28, rue des Grenadiers.
GERVAIS, 28, rue des Grenadiers.
GRANIER, curé de Saint-Denis.
GUIBAL (Louis), 6, rue Fournarié.
GUIBAL (Jean), 1, plan Duché.
Monseigneur HALLE, 3, rue du Cannau.
MM. HENRY, rue Monteil, chalet Grasset.
KUNNHOLTZ, 6, rue du Puits-du-Temple.
LAURENS, 6, rue des Sœurs-Noires.
MERCIER, 3, rue Fournarié.
MILHAUD, 5, rue Jeu-de-Paume.
MORIN, 8, rue Salle-l'Evêque.
Mlle REYNÈS, 9, rue Vieille-Intendance.
MM. RIVES, 20, rue de la Loge.
ROCHE-AGUSSOL, 2, plan du Palais.
THOMAS, 12, rue Delmas.
VALÉRY, 1, rue Fournarié.
VIALLES, 25, rue de l'Aiguillerie.
VIANEY, 1, boulevard Henri-IV.
-

ACADÉMIE DES SCIENCES ET LETTRES DE MONTPELLIER

PROCÈS-VERBAUX

SECTION DES SCIENCES

Séance du 8 Janvier 1921

La séance est ouverte à 17 h. 30, sous la présidence du docteur AMANS.

Sont présents les Membres inscrits sur le registre.

Le procès-verbal de la séance du 14 décembre 1919 est lu et adopté.

A propos du procès-verbal, une discussion s'engage entre les Membres présents sur la toxicité du cuivre et de ses sels à l'état de complexes chimiques ou à l'état ionisé. M. FONZES-DIACON donne lecture d'un article qui paraîtra dans un journal professionnel.

M. le Président donne la parole à M. MASSOL sur l'ordre du jour portant l'étude du dépôt de la bibliothèque de l'Académie à la bibliothèque de l'Université.

M. MASSOL expose l'historique de cette question.

M. MOYE et M. GRYNFELT montrent les avantages d'un recensement annuel.

M. ASTRUC insiste sur la facilité avec laquelle les ouvrages pourront être consultés et empruntés.

M. GÈZE émet le vœu que les Membres de l'Académie n'appartenant pas à l'Université, aient toute facilité pour consulter les ouvrages de la bibliothèque en étant admis dans les salles de lecture au même titre que les professeurs de l'Université.

Après discussion, la Section des Sciences estimant que le dépôt de la bibliothèque de l'Académie auprès de celle de l'Université ne présente que des avantages, adopte à l'unanimité le principe de ce dépôt.

La séance est levée à 18 h. 45.

Séance du 12 Février 1921

La séance est ouverte à 17 h. 30, sous la présidence de M. AMANS.

Sont présents les Membres inscrits sur le registre.

Le procès-verbal de la séance du 16 janvier est lu et adopté.

M. le Président met la Section des Sciences au courant des décisions prises dans la dernière réunion des bureaux des diverses Sections de l'Académie: le Bulletin pour l'année 1920 sera imprimé en limitant le format au minimum nécessaire; le principe des annonces insérées dans le *Bulletin* est adopté.

M. DERRIEN expose les idées de M. Fauré-Frémiet sur le projet de la Fédération des Sociétés scientifiques de France et sur la création de l'Imprimerie de la Presse universitaire où pourraient être imprimés les revues et les ouvrages édités par les sociétés savantes françaises.

A la suite de l'exposé de M. DERRIEN, la Section des Sciences émet le vœu que l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier mette à l'étude le projet d'adhérer à la Fédération des Sociétés scientifiques de France.

M. MASSOL attire l'attention des Membres présents sur l'emploi, en agriculture, des produits radifères provenant de résidus industriels. Il montre à la Section l'appareil de MM. Chenevau et Laborde permettant de faire l'essai de tels résidus ainsi que ceux des produits naturels radio-actifs.

A ce sujet, M. DERRIEN rappelle les travaux récents sur le remplacement des sels de potassium par des quantités équivalents radio-actives d'éléments plus radio-actifs que le potassium.

M. MOYE présente une communication sur l'emploi du courant alternatif pour le chauffage des lampes à vide en télégraphie sans fil.

« Normalement ces lampes sont alimentées au moyen d'accumulateurs, car elles paraissent exiger un courant particulièrement constant. L'usage d'accumulateurs présente de notables inconvénients, plus spécialement quant à leur rechargement lors-

que le poste de T. S. F. ne dispose que de courant alternatif. Cette dernière situation est très fréquente pour les personnes possédant une installation de lumière électrique.

» En cherchant à éviter l'emploi d'accumulateurs, M. MOYE a reconnu que l'on pouvait arriver à utiliser le courant alternatif industriel fourni à 50 périodes et 110 volts, ce dernier voltage étant abaissé à 4 ou 5 volts au moyen d'un petit transformateur. On a soin également de ne prendre que l'intensité nécessaire (environ un demi-ampère) convenant à un chauffage normal de la lampe à vide. Pour ne pas être gêné dans l'audition des signaux de T. S. F. par le ronflement intense que pourraient produire les périodes du courant alternatif, il suffit de placer, sur le circuit *plaque* de la lampe, un circuit oscillant (self-capacité) accordé sur la longueur d'onde du poste dont on veut faire l'écoute. En dérivation sur ce circuit, se placent un détecteur à galène et le téléphone. Le circuit oscillant entre bien en vibrations sous l'influence des courants de T. S. F. amplifiés par la lampe à vide, mais il ne réagit pas à la basse fréquence du courant alternatif de chauffage. On entend donc les signaux de T. S. F. aussi bien que si on employait un accumulateur et on ne se doute même pas, au téléphone, de l'existence du courant alternatif.

» En plus d'une nouvelle démonstration, assez curieuse, du pouvoir sélectif des circuits oscillants accordés, ce procédé présente une notable économie de matériel et de manipulation pour les postes privés de T. S. F. »

Cette communication donne lieu à un échange de vues entre la majeure partie des Membres présents, sur les propriétés des décharges oscillantes.

La séance est levée à 19 heures.

Séance du 14 Mars 1921

La séance est ouverte, à 17 h. 30, sous la présidence de M. AMANS.

Sont présents les Membres inscrits sur le registre.

Le procès-verbal de la séance du 12 février est lu et adopté.

M. AMANS fait d'abord une communication sur les hélicoptères en cours de construction et donne un tableau des poussées unitaires en fonction de la vitesse de rotation.

M. AMANS présente ensuite quelques observations sur la psychologie des araignées (distinction entre réflexes et réflexion; construction des ponts suspendus).

M. GRYNFELTT communique une étude intitulée « Testicule et psychologie des castrats » et commente diverses réflexions de castrats.

Cette très intéressante question provoque un échange d'idées entre la majeure partie des Membres présents.

La séance est levée à 19 heures.

Séance du 11 Avril 1921

La séance est ouverte à 17 h. 30, sous la présidence de M. AMANS.

Etaient présents les Membres inscrits sur le registre.

Le procès-verbal de la séance du 14 mars est adopté.

M. le docteur AMANS prenant la parole, à propos du procès-verbal, présente à la Section quelques modèles réduits de pales d'hélice: pales planes, pales de différentes courbures, pales dissymétriques, pales en papier armé.

La parole est ensuite donnée à M. GRYNFELTT qui communique à l'Académie ses recherches sur le produit de sécrétion de la glande pelvienne du triton palmé.

« Sur l'examen du produit de sécrétion de la glande pelvienne du triton par le moyen des colorations dites vitales ou supravitales.

» Ces examens sur le frais confirment ce qu'il avait pu établir sur les coupes histologiques fixées et colorées par les méthodes cytologiques actuelles: à savoir que les *corps à croissant* de M. Heidenhain ont une structure plus complexe que ne l'avait cru cet auteur. En outre de la *sphérule centrale* de « support de Heidenhain » et de la *coiffe* (qui n'est pas une calotte mais bien à l'origine, une enveloppe totale), ces corps comprennent en outre

le *granule* de la coiffe qui occupe sa partie centrale. C'est une corpuscule plus résistant et plus dense, dont la présence à l'un des pôles de la sphérule explique la répartition inégale à la surface de la coiffe, masse liquide ».

M. MOYE entretient la section de la suite de ses recherches sur l'utilisation du courant électrique industriel pour la mise en marche des postes récepteurs de T. S. F.

« Appliquant la méthode antérieurement exposée et qui consiste essentiellement à placer un circuit oscillant réglable en dérivation avec les téléphones du poste, l'orateur a pu alimenter des lampes à vide (spéciales pour T. S. F.), à la fois en haute et basse tension, en faisant uniquement emploi du réseau d'éclairage électrique. On a réussi ainsi à se débarrasser de tout accumulateur ou pile auxiliaires, et cela aussi bien avec un réseau à courant continu que alternatif. Les signaux de T. S. F. sont reçus sensiblement aussi nettement qu'avec l'emploi d'accumulateurs dont la suppression ne peut être qu'avantageuse et économique ».

M. PECH, à propos de cette communication, suggère l'idée de placer en série un interrupteur Wenhell, dispositif qui permettrait de mettre indifféremment le récepteur de T. S. F. sur un courant continu ou alternatif.

La séance est levée à 19 heures.

Séance du 9 Mai 1921

M. AMANS, président, ouvre la séance à 17 h. 30.

Etaient présents, les Membres inscrits sur le registre.

Le procès-verbal de la séance du 11 avril étant lu et adopté, M. GRYNFELT expose la suite de ses recherches sur le produit de sécrétion de la glande pelvienne du Triton palmé.

M. MOYE développe les recherches qu'il poursuit sur l'utilisation du courant électrique industriel pour la mise en marche des appareils récepteurs de T. S. F. Il montre, à ce propos, les avantages multiples que présente l'emploi des lampes amplificatrices à trois électrodes dans les méthodes de mesures électriques.

M. MOYE attire ensuite l'attention des Membres de la Section sur les phénomènes solaires actuels; on peut remarquer un groupe important de taches solaires, une d'elles présente un diamètre quatre fois plus grand que celui de la terre.

A la demande de M. GRYNFELTT, M. MOYE décrit les fatigues provoquées par le casque permettant de recevoir les messages radiotélégraphiques.

M. BEAULARD DE LENAIZAN entretient la Section du problème de l'éclairage des salles de spectacle. Les chiffres admis généralement sont de une bougie par mètre cube ou de 10 à 15 bougies par mètre carré de surface éclairée. Mais on doit tenir compte de l'état des murs, de l'influence des glaces, des lustres. Dans les salles où les murs sont couverts de tapisseries ou par de grands tableaux, il faut un éclairage quatre fois plus intense.

Les différents Membres de la Section échangent leur vue sur les lampes actuelles à très grande puissance d'éclairage.

La séance est levée à 19 heures.

Séance du 13 juin 1921

La séance est ouverte à 17 h. 30, sous la présidence de M. AMANS, président.

Etaient présents, les Membres inscrits sur le registre.

Le procès-verbal de la séance du 9 mai est lu et adopté.

M. AMANS fait une communication sur les pales tournantes, urèthre et sulfateuses. L'auteur développe les divers points suivants :

Sommaire. — Expériences de Bossut sur l'étranglement et inversion d'une veine liquide; — Ouvertures évasées en dehors, en dedans, avec ou sans pomme d'arrosoir; — Tuyaux d'aspiration, tuyaux d'expulsion; formes de moindre résistance; — Etranglement du courant d'hélice; — Formes du canal de l'urèthre et du méat urinaire; — Bouchon Vermorel; — Rôle de l'inclinaison de l'axe proximadistal des pales tournantes; pales de concentration; pales de dispersion.

Cette communication est suivie d'une discussion à laquelle prennent part : MM. BÉAULARD DE LENAIZAN, MASSOL, GRYNFELTT, MOYE.

M. MOYE attire l'attention des Membres de la Section sur l'observation facile de la planète Mercure, cet astre étant rarement visible à l'œil nu.

Le même auteur expose comment l'emploi des lampes amplificatrices à trois électrodes constitue un moyen commode permettant de limiter le potentiel d'un courant électrique quelle que soit la tension du courant primitif. Le courant à potentiel constant ainsi obtenu ne présente qu'une faible intensité de l'ordre de quelques milli-ampères.

Les Membres de la Section se rendent ensuite au laboratoire de M. PECU (Institut de Biologie) où divers dispositifs utilisés en physiologie leur sont présentés. Après explications et démonstrations expérimentales, les Membres de la Section se séparent très heureux de leur visite.

M. le Président félicite M. PECU des divers résultats qu'il a obtenus.

SECTION DES LETTRES

Séance du 17 janvier 1921

La Section des Lettres s'est réunie le lundi 17 janvier 1921, à 17 h. 30, au Palais de l'Université, dans la salle des délibérations de la Faculté de Droit, sur convocations individuelles, portant à l'ordre du jour:

Communication de M. GAILLARD: « Un cartel de la boulangerie à Montpellier, en 1196 »; — Question relative à la Bibliothèque de l'Académie.

Etaient présents, les Membres inscrits sur le registre.

Présidence de M. VALÉRY, président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté sans observation.

M. DESPETIS donne quelques détails complémentaires sur sa communication de décembre.

Le Secrétaire expose que M. le doyen MASSOL, président de l'Académie, a saisi notre Compagnie, dans sa dernière réunion générale, d'une demande de M. le Recteur, réclamant la libre disposition du local appartenant à l'Université dans lequel est déposée notre Bibliothèque. Ce local, dépendant de la Bibliothèque Universitaire, est indispensable pour créer une salle de lecture réservée aux professeurs, la salle qui leur est actuellement affectée étant presque constamment occupée par les étudiants, faute de place dans la salle de lecture, devenue trop exigüe. En compensation, M. le Recteur offre d'annexer notre Bibliothèque à la Bibliothèque Universitaire, qui en assurerait la gestion, le classement, l'entretien, la mise à jour et nous la restituerait à première réquisition.

M. MASSOL avait déclaré que cette question devrait être examinée par les Sections pour avis. Le Secrétaire n'a pas été saisi autrement que par cette déclaration. Il a mentionné cependant la

question à l'ordre du jour pour permettre à la Section d'en délibérer si elle eroit pouvoir le faire utilement.

Il est décidé qu'il y a lieu de délibérer et d'émettre l'avis demandé.

M. VALÉRY, membre du Conseil de l'Université et de la Commission de la Bibliothèque Universitaire, et, par ces fonctions, déjà très instruit de ce projet, en donne toute l'économie. L'installation de la Bibliothèque Universitaire, déjà trop restreinte, va devenir absolument insuffisante par l'apport du fonds de la Faculté de théologie protestante. Le versement de notre Bibliothèque à la Bibliothèque Universitaire rendrait vacante une salle nécessaire. D'autre part, notre versement ne serait pas un don et n'aurait rien de définitif; l'Académie resterait propriétaire de son fonds, qui serait soigneusement administré et pourrait être récupéré purement et simplement à toute époque si nous trouvions un local convenable pour le loger. Ce fonds suivrait d'ailleurs le sort de la Bibliothèque Universitaire quant aux conditions de communication et de prêt.

M. GAILLARD, sous-bibliothécaire de l'Université, appuie pour le versement, mais il ne peut préciser dans quel local nos livres seraient logés, plusieurs combinaisons étant à l'étude.

M. BONNET, bibliothécaire de l'Académie, proteste énergiquement contre ce projet de cession, non pour lui, mais dans l'intérêt de l'Académie. La Bibliothèque symbolise notre autonomie, notre individualité; elle fait partie essentielle de notre patrimoine. Nous ne perdrons pas, il est vrai, du moins en théorie, notre droit de propriété sur ce patrimoine inestimable, mais nous le verrons mis en tutelle. Or la Bibliothèque est le centre autour duquel se groupe l'Académie. Relativement peu importante par le nombre, elle est de très haute qualité et contient des numéros très rares, impossibles à trouver dans le commerce. La convention de reprise serait impossible à exécuter, car il serait impossible de faire un inventaire exact avant la livraison. La mesure sera définitive: nous ne reverrons plus notre Bibliothèque si nous nous en dessaisissons. Son entretien réclame un soin méticuleux. M. GAILLARD est tout à fait qualifié pour le donner à nos livres; il a fait

ses preuves. Mais il peut être déplacé. Les Membres de l'Académie perdront l'agréable privilège de procéder eux-mêmes à leurs recherches et seront obligés de faire appel à l'intermédiaire de garçons souvent occupés et qui ne pourront pas les servir avec promptitude. Il rend hommage à l'Université, mais il estime regrettable qu'elle centralise les collections de tous les groupements savants de Montpellier, dont l'existence n'a pas survécu à l'absorption de leurs bibliothèques. Enfin, la mesure proposée est anti-statutaire, contraire à l'article 14, qui ne pourrait être abrogé ou modifié que moyennant des formalités longues et compliquées.

Il est fait remarquer que, même annexés, les volumes de notre Bibliothèque représenteront toujours le même cube et qu'il faudra toujours pour les loger une place équivalant à celle qu'ils occupent actuellement.

Puisque la salle actuelle ne peut pas recevoir l'affectation projetée et être mise à la disposition des professeurs à cause des trois épis qui y sont établis, il faudrait chercher une autre salle, qui nous serait spécialement attribuée. La chose serait facile dans l'immense bâtiment de l'Université. Il n'y aurait plus alors aucun obstacle à nous laisser en possession de nos livres et cette salle pourrait devenir le lieu de réunion de l'Académie.

Il est évident, et cela n'est pas dénié, que l'Université convoite nos collections et cherche à s'en enrichir, profitant de notre embarras.

M. le Président donne lecture d'une lettre de M. Jean GUIBAL, qui s'excuse de ne pouvoir assister à la séance; désireux de maintenir notre individualité, visant l'intérêt bien entendu de l'Université et de l'Académie, il se déclare opposé à la cession.

M. GAILLARD sait que les autres Sections ont examiné la question et émis leur avis. Il croit savoir que ces avis sont favorables à la cession, tout au moins à la Section des Sciences.

La discussion étant épuisée, M. le Président met aux voix le dépôt de la Bibliothèque de l'Académie à la Bibliothèque Universitaire. MM. GAILLARD et VALÉRY déclarent s'abstenir. Le dépôt est rejeté à l'unanimité des autres votants.

La parole est donnée à M. GAILLARD.

M. GAILLARD se propose surtout d'étudier deux mots romans assez énigmatiques, que l'on trouve dans l'article 97 de la Coutume de Montpellier de 1204, ainsi conçu : *Monopolium vel rassa vel trassa nullatenus fiat*. La traduction : « sorte de redevance féodale », proposée depuis le xviii^e siècle, et d'ailleurs partiellement abandonnée par les romanistes les plus récents, paraît manifestement inacceptable quand on étudie l'ensemble des textes où l'on retrouve ces mots.

Pour les élucider, M. GAILLARD commence par indiquer l'évolution sémantique du mot « monopole ». Transmis du grec aux dialectes français par l'intermédiaire de la langue juridique latine, ce terme a fini par revêtir dans la langue médiévale un sens très général d'entente frauduleuse, association illicite, ligue, complot (1). Ce sont les économistes qui l'ont en quelque sorte retrempé depuis dans son acception étymologique.

Le mot *rassa* (de *radere* ?), dont *trassa* (de *trahere* ?) paraît bien n'être qu'un synonyme, sinon une manière de doublet, se retrouve dans le préambule d'une ordonnance de Guillem VIII, d'août 1196, ayant pour objet la réglementation de la boulangerie à Montpellier (1). Il y désigne une « entente coupable entre particuliers » et le dispositif de l'ordonnance en précise suffisamment l'objet, puisqu'il se propose de prévenir la hausse factice du prix du pain et l'accaparement des blés.

M. GAILLARD montre que ce texte laisse discerner, sous les altérations qui le rendent de prime abord assez peu intelligible, une allusion formelle à une constitution de Zénon, insérée au Code de Justinien, livre IV, titre 59, § 2, *de monopolis*. Nous y trouvons donc la preuve matérielle de l'équivalence des mots *rassa* et *monopole*. Ils sont entendus ici au sens précisé dans cette constitu-

(1) Voir ce mot dans Du Cange. La Curie de sainte Palaye et Godefroy. Ajouter à titre d'exemple montpelliérain et pour le xvi^e siècle, une citation au pamphlétaire Guillaume Reboul, dans L. Guiraud, *La Réforme à Montpellier*, t. 1, p. 526.

(1) *Petit Thalamus*, éd. de 1840, p. 127, c. 289, l. 26 : *rassa, trassa, ni convinent*. Sur l'équivalence *convinent* : *monopole*, cf. Coutume d'Alais de 1200, art. 36, texte latin et roman. (*Recherches histor. sur la ville d'Alais*, Alais, 1860, p. 443).

tion : entente entre producteurs, marchands ou artisans en vue de la hausse des prix. Mais les deux mots ont eu, au point de vue de leur signification, exactement la même évolution.

Cette citation du Code est évidemment un écho de l'enseignement de Placentin. Il faut cependant relever un trait curieux : dans sa *summa Codicis*, composée à Montpellier quelques années avant l'ordonnance de Guillem VIII, le glossateur bolonais avait tiré de cette loi même de Zénon un principe très général de liberté commerciale, en vertu de laquelle, il condamnait expressément la taxation des grains par les pouvoirs locaux. L'ordonnance de Guillem VIII se trouve donc en opposition formelle avec l'enseignement du maître. Ne faudrait-il pas voir en ceci un indice de réaction contre l'intrusion de la législation impériale dans la pratique juridique ? A cette même tendance on pourrait peut-être rattacher l'article 8 de la Coutume qui interdit aux légistes l'accès du barreau devant les juridictions de Montpellier et le statut consulaire de 1223 qui donne au susdit article un commentaire curieusement absolu. Ce statut prescrivait à la Cour, avant d'admettre quelqu'un à plaider devant elle, de bien s'assurer par enquête et serment que l'avocat n'ait jamais suivi un enseignement magistral du droit ni des décrétales.

Un autre statut consulaire de 1225 réglementant l'action judiciaire des légistes paraît s'inspirer d'un esprit moins jalousement restrictif (1). M. DESPETIS voit dans cet adoucissement d'interprétation un résultat de l'enseignement de Bernard Dorna, exactement contemporain. Ces constatations pourraient faire soupçonner un affaiblissement de l'influence bolonaise à Montpellier durant les années qui séparent l'enseignement de Placentin de celui de Bernard Dorna.

La séance a été levée à 18 h. 50.

Séance du 21 Février 1921

La Section des Lettres s'est réunie le lundi 21 février 1921, à 17 h. 30, au Palais de l'Université, dans la salle des délibéra-

(1) GERMAIN. *Histoire de la commune de Montpellier*, t. I, p. 325, paragraphe XI ; cf. *Ibid.*, p. 337, paragraphe IX-X.

tions de la Faculté de Droit, sur convocations individuelles, portant à l'ordre du jour :

Candidature de membre correspondant; — Communication de M. Despetis: « les Troubadours montpelliérains ».

Étaient présents, les Membres qui ont signé sur le registre.

Présidence de M. VALÉRY, président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté sans observation.

La parole est donnée à M. DESPETIS. Il se défend de faire l'étude littéraire de l'œuvre des Troubadours. Il apporte des renseignements chronologiques. Il expose la méthode qu'il emploie pour identifier les personnages d'origine montpelliéraine ou ayant séjourné à Montpellier et qui ont été jusqu'à présent attribués à d'autres pays. Il donne des détails biographiques, plus ou moins développés sur Adélaïde de Portiragnes, ou plus exactement de Pézenas de Portiragnes (1297), Ostor d'Orlhac (1270), Déodat de Prades, Bernard de Prades, Bernard Marc, Jean de Penne, Pierre Cardinal, Bertrand Carbonel, Aymard de Roquefix.

M. le Président donne lecture d'une lettre de M. Prosper FALGAIROLLE, archiviste de la ville de Vauvert (Gard), qui pose sa candidature au titre de Membre correspondant.

Cette lettre, adressée au Secrétaire général de l'Académie a été renvoyée à notre Section qu'intéresse plus particulièrement la nature des travaux de M. FALGAIROLLE.

Les titres de ce candidat étant suffisamment connus des Membres présents, il est passé outre à l'exposé prescrit par les articles VIII des statuts et 27 du règlement. Une Commission, composée de MM. DESPETIS, GACHON et GAILLARD examine ces titres séance tenante et conclut, sans désespérer, à la présentation de cette candidature à l'Académie, dans sa prochaine réunion générale.

La séance a été levée à 18 h. 40.

Séance du 14 Mars 1921

La Section des Lettres s'est réunie, le lundi 14 mars 1921, à 17 h. 30, au Palais de l'Université, dans la salle des délibérations

de la Faculté de Droit, sur convocations individuelles, portant à l'ordre du jour :

Communication de M. VALÉRY : « De la convocation aux assemblées extraordinaires des sociétés ».

Etaient présents, les Membres inscrits sur le registre.

M. GERVAIS s'est excusé.

Présidence de M. VALÉRY, président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté sans observation.

M. VALÉRY, prenant la parole, développe quelques parties d'un article récemment publié par lui dans la *Revue des Sociétés*.

La loi du 22 novembre 1913, complétant les lois antérieures sur le régime des sociétés commerciales, a soumis à de nouvelles conditions les assemblées générales extraordinaires appelées à modifier les statuts de ces sociétés. Mais ces prescriptions sont encore insuffisantes. Les convocations indiquent les articles à rectifier; elles ne donnent pas ceux qui sont proposés à l'assemblée. En sorte que les actionnaires mis en présence de textes qu'ils n'ont pu étudier, ne peuvent les discuter utilement et les votent en aveugles. Les administrateurs devraient considérer comme un devoir d'insérer dans les convocations les changements qu'ils demandent bien que cela ne soit pas prescrit par la loi. Il serait en outre désirable que, par analogie avec les constitutions de sociétés ou la vérification annuelle des comptes, et dans la même intention d'éclairer largement les intéressés, la loi perscrivit une première assemblée prenant connaissance des changements proposés et nommant des commissaires chargés de les étudier, d'élaborer et de faire imprimer un rapport mis à la disposition des actionnaires pendant un délai déterminé et sur lequel une nouvelle assemblée générale statuerait en connaissance de cause.

M. VALÉRY voudrait aussi que la loi établît, en face du conseil d'administration, un organe chargé d'éclairer les actionnaires, et de fournir son avis sur toutes les propositions du conseil, afin d'en contre-balancer l'influence, à son avis trop prépondérante. Ce rôle pourrait être dévolu aux commissaires de surveillance ou vérificateurs des comptes, mais à la condition que ceux-ci fussent

bien les représentants des actionnaires. M. VALÉRY considère ces commissaires comme de simples agents du conseil, présentés par lui et purs organes d'enregistrement. Les commissaires devraient avoir légalement accès et voix délibérative dans l'assemblée générale extraordinaire que la loi leur permet de convoquer, mais dans laquelle elle ne leur donne pas place s'ils ne sont pas actionnaires.

M. VALÉRY signale encore dans cette loi, deux lacunes. Elle ne permet pas de décider avec certitude si elle a effet rétroactif et elle maintient et aggrave même la distinction entre les sociétés en commandite par actions et les sociétés anonymes sur plusieurs points où leur assimilation complète serait normale et avantageuse.

Après une discussion générale de ces conclusions et de diverses autres imperfections du fonctionnement des sociétés, la séance a été levée à 18 h. 35.

Séance du 18 Avril 1921

La Section des Lettres s'est réunie le 18 avril 1921, à 17 h. 30, au Palais de l'Université, dans la salle des délibérations de la Faculté de Droit, sur convocations individuelles.

Etaient présents, les Membres inscrits sur le registre.

Présidence de M. VALÉRY, président.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté sans observation.

La parole est donnée à M. THOMAS.

Il expose l'opportunité de célébrer à Montpellier le sixième centenaire de Dante. Il voudrait placer cette commémoration sous le patronage de l'Académie. Le programme détaillé n'est pas encore arrêté. A titre d'indication générale, M. THOMAS pense qu'il pourrait comprendre trois catégories de manifestations : intellectuelles, religieuses, poétiques. L'époque la plus convenable semble être juin. La dépense ne peut pas être évaluée avant l'élaboration d'un programme complet : elle ne sera certainement pas

considérable et des subventions ou des souscriptions la couvriront facilement.

Cette motion réunit l'assentiment unanime.

M. DESPETIS ne croit pas impossible de retrouver quelles ont été les relations de Dante avec les poètes de la région montpelliéraine qu'il nomme dans ses œuvres et qu'il a probablement connus au cours de ses voyages dans le Midi de la France. Sa venue à Montpellier est possible, mais douteuse.

La Section, considérant que cette question la concerne plus spécialement, décide de présenter la proposition de M. THOMAS à la prochaine réunion générale et de demander le patronage de l'Académie pour sa réalisation. M. MERCIER l'insérera à l'ordre du jour.

La parole est donnée à M. KUHNHOLTZ-LORDAT, qui commente l'armorial des Etats de Languedoc, donne quelques détails sur la composition des Etats et décrit les blasons qui figurent dans cet ouvrage : députés fixes ou par tour.

Séance du 14 Mai 1921

La Section des Lettres s'est réunie le mardi 24 mai 1921, à 17 h. 30 au Palais de l'Université, dans la salle des délibérations de la Faculté de Droit, sur convocations individuelles portant à l'ordre du jour :

Communication de M. VIALLES sur « Joseph Cambon ».

Etaient présents, les Membres inscrits sur le registre.

Présidence de M. VALÉRY, président.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté sans observation.

M. GAILLARD présente la candidature au titre de Membre correspondant, de M. MAFFRE DE BAUGÉ, auteur notamment du poème « le Conseil de Dante », qu'il a récité au cours de la séance solennelle de notre Compagnie tenue hier 23 mai, en l'honneur de Dante.

La Section décide que cette candidature mérite d'être retenue

et qu'elle sera présentée à l'agrément de l'Académie dans sa prochaine réunion générale.

La parole est donnée à M. Vialles pour sa communication sur « Joseph Cambon ».

Cette communication, suivie avec le plus grand intérêt par ses auditeurs, suggère à chacun d'entre eux divers commentaires ou remarques.

La publication en sera demandée à l'Académie.

La séance a été levée à 19 heures.

Séance du 10 Juin 1921

La Section des Lettres s'est réunie le lundi 20 juin 1921, à 17 h. 30, au Palais de l'Université, dans la bibliothèque de la Faculté de Droit, sur convocations individuelles, portant à l'ordre du jour :

Communication de M. ROCHE-AGUSSOL : « Le Mouvement des salaires au XIX^e et au XX^e siècles ».

Etaient présents, les Membres inscrits sur le registre.

Présidence de M. VALÉRY, président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté sans observation.

La parole est donnée à M. ROCHE-AGUSSOL, pour sa communication.

Après quelques observations suggérées par cette intéressante communication, la séance a été levée à 18 h. 50.

SECTION DE MEDECINE

Séance du 10 Janvier 1921

Sont présents, les Membres ayant signé sur le registre. Excusé : M. MARGAROT, président.

La question de la Bibliothèque est d'abord envisagée. Tout en

regrettant que la situation actuelle ne puisse durer, la Section estime que l'Académie doit demeurer seule maîtresse de ses collections. Si donc l'Université ne peut lui continuer la faveur d'héberger sa Bibliothèque dans un local distinct et autonome, il y aurait lieu de se préoccuper d'un nouvel aménagement.

Le docteur CARRIEU expose ensuite un cas de paraplégie à diagnostic difficile au sujet duquel s'engage une longue et intéressante discussion. Cette communication paraîtra *in extenso* dans le *Bulletin*.

La séance, ouverte à 17 h. 30, est levée à 18 h. 45.

Séance du 7 Février 1921

Sont présents, les Membres ayant signé sur le registre.

En l'absence de M. MARGAROT, président, excusé, M. Paul DELMAS ouvre la séance à 17 h. 45.

M. CARRIEU expose l'effet heureux d'un pneumothorax spontané sur une tuberculose pulmonaire suivie cliniquement, radiologiquement et bactériologiquement depuis deux ans.

Suit une discussion au cours de laquelle M. Paul DELMAS envisage le traitement du pneumothorax et fait connaître quels résultats il a obtenus sur ce point en chirurgie d'armée.

L'histoire du malade et les considérations qu'elle entraîne paraîtront *in extenso* dans le *Bulletin*.

La séance est levée à 18 h. 45.

Séance du 7 Mars 1921

La séance est ouverte à 17 h. 30, sous la présidence de M. MARGAROT, président.

Etaient présents, les Membres inscrits sur le registre.

M. MARGAROT fait une communication sur: « La désagrégation de la personnalité dans la démence précoce », communication dont le résumé sera publié dans le *Bulletin*.

Après une discussion générale sur cette question, la séance est levée à 18 h. 45.

Séance du 11 Avril 1921

La séance est ouverte à 17 h. 30, sous la présidence de M. MARGAROT, président.

Etaient présents, les Membres inscrits sur le registre.

M. MARGAROT fait une communication sur « L'hérédité psychologique par contraste » dont le résumé paraîtra dans le *Bulletin*.

Il s'ensuit une longue et intéressante discussion.

La séance est levée à 18 h. 30.

Séance du 9 Mai 1921

La séance est ouverte à 17 h. 30, sous la présidence de M. MARGAROT, président.

Etaient présents, les Membres inscrits sur le registre.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté après lecture.

Le docteur CARRIEU expose ensuite les résultats qu'il a obtenus avec le masque de Pech pour mesurer le débit respiratoire maximum dans les maladies respiratoires aiguës; il essaie d'en donner une explication pathogénique.

Le docteur EUZIÈRE parle des exagérations caricaturales que les élèves de Freud ont fait subir à sa doctrine; et, comme exemple, lit l'étude psycho-analytique que l'un d'eux a consacrée aux œuvres de Greuze et la signification révélatrice qu'il prête à un tableau tel que « La cruche cassée ».

La séance est levée à 19 heures.

Séance du 6 Juin 1921

La séance est ouverte à 17 h. 30, sous la présidence de M. MARGAROT, président.

Sont présents les Membres ayant signé sur le registre.

Le procès-verbal de la dernière séance est adopté après lecture.

M. CARRIEU expose quelques considérations sur une épidémie récente de grippe.

Le médecin principal VITOU, directeur du Service de Santé du XVI^e Corps, complète cette communication par des données statistiques et étiologiques visant le Corps d'armée entier.

La séance est levée à 19 heures.

RÉUNIONS GÉNÉRALES DE L'ACADEMIE

Séance du 24 Janvier 1921

Présidence de M. DELMAS, président.

Étaient présents les Membres qui ont signé sur le registre.

Le Président, en prenant possession du fauteuil, demande le concours de tous et exprime ses souhaits pour la prospérité de notre Académie, qui fait œuvre utile et bonne.

Les procès-verbaux de la Section des Sciences et de la Section des Lettres sont lus. Le procès-verbal de la séance générale de décembre est lu et adopté.

Le Président rappelle la question de la Bibliothèque de l'Académie. La proposition de rattachement de cette Bibliothèque à la Bibliothèque Universitaire avait été renvoyée à l'examen de chacune des Sections. La Section des Sciences s'est prononcée à l'unanimité pour le rattachement; la Section des Lettres à l'unanimité a voté contre, la Section de Médecine ne s'est pas encore prononcée.

M. Emile BONNET, bibliothécaire de l'Académie, demande la parole. Il y a vingt-deux ans qu'il occupe ses fonctions, et ne demande pas à les conserver encore; mais il s'agit d'une question de principe: si notre bibliothèque est absorbée dans la bibliothèque universitaire, nous ne sommes plus autonomes; mais comme des mineurs en tutelle, qui n'ont pas la disposition de leur patri-

moine. Or, nous possédons des collections d'un prix inestimable, que l'on ne trouve pas dans le commerce. Nos collections s'augmentent sans cesse; il faut pour les classer un contrôle minutieux, une correspondance importante. Le Bibliothécaire de l'Université s'intéresserait-il suffisamment à une œuvre qui pourrait n'être pour lui que provisoire? et notre collègue, M. GAILLARD, malgré tout son dévouement, est-il assuré de rester longtemps encore à Montpellier? Nous ne pouvons même pas le lui souhaiter. De plus, les travailleurs, en quête d'un livre, aiment à le chercher eux-mêmes; tandis qu'il faudrait désormais s'adresser à un garçon de bibliothèque, et attendre de lui patiemment l'objet de ses désirs. M. BONNET s'élève contre la centralisation à outrance qui est mauvaise; il exprime aussi qu'il n'est pas bon de laisser s'accréditer l'idée que l'Université veut tout accaparer; il y aurait là de quoi décourager peut-être de bonnes volontés.

Après échange de vues, il est convenu que la question n'est pas encore prête à recevoir une solution. Une Commission d'étude est nommée; elle comprendra les trois Présidents de Sections, le Secrétaire général, le Trésorier et le Bibliothécaire, sous la présidence du Président de l'Académie.

Une demande d'admission à titre de membre correspondant dans la Section des Lettres est renvoyée à l'examen préalable de cette Section.

M. le doyen VIANEY parle de la question de la reconstitution de la Bibliothèque de Louvain. Notre Académie a fait partie du Comité de réorganisation de cette Bibliothèque; mais il ne suffit pas de donner une adhésion de principe: il faut aboutir à des résultats pratiques. Une Commission composée de M. VIANEY et de M. BONNET, bibliothécaire, étudiera des voies et moyens pour obtenir les dons en livres et en argent.

M. le Président se donne ensuite la parole pour sa communication sur une soutenance de thèse à la Faculté de Médecine.

Séance du 28 Février 1921

Présidence de M. DELMAS, président.

Etaient présents, les membres qui ont signé au registre.

Les procès-verbaux des Sections des Sciences et des Lettres sont lus.

Le procès-verbal de la Section de Médecine sera lu à une séance ultérieure.

Le procès-verbal de la dernière séance générale est lu et adopté.

Le Président expose les travaux de la Commission de la Bibliothèque.

Il demande ensuite à l'Académie :

1° S'il ne conviendrait pas d'exprimer tout d'abord à l'autorité universitaire la reconnaissance de l'Académie pour l'hospitalité accordée à notre Bibliothèque pendant de longues années? — Adopté à l'unanimité.

2° S'il ne conviendrait pas de formuler ensuite des regrets de voir se terminer un état de choses déjà ancien? — Adopté à l'unanimité.

3° S'il y aurait lieu de chercher pour notre Bibliothèque un local non universitaire.

Quatre voix se prononcent pour la recherche d'un local non universitaire. Il y a quatre abstentions. Les autres membres votent contre. L'Académie décide donc qu'il n'y a pas lieu de chercher un local non universitaire. La Commission de la Bibliothèque est chargée de s'entendre avec l'autorité universitaire sur les conditions de la remise de nos livres à la Bibliothèque universitaire.

M. Prosper FALGAIROLLE, archiviste à Vauvert, est nommé membre correspondant de l'Académie.

La parole est donnée à M. OUY-VERNAZOBRES pour sa communication sur l'expérimentation de thyroïde et d'interstitielle sur des gallinacés.

M. le Président remercie le conférencier de sa très intéressante communication. La séance est ensuite levée à 19 heures.

Séance du 21 Mars 1921

Présidence de M. DELMAS, président.

Présents : les membres qui ont signé au registre.

Les procès-verbaux des Sections des Sciences, Lettres et Médecine sont lus.

Le procès-verbal de la séance générale du 28 février 1921 est lu et adopté.

Séance du 25 Avril 1921

Présidence de M. DELMAS, président.

Présents : les membres qui ont signé au registre.

M. MARIGNAN assiste à la séance.

Excusé : M. Michel CASTELNAU.

Les procès-verbaux des Sections de Médecine, des Sciences et des Lettres sont lus.

Le procès-verbal de la séance générale de mars sera lu ultérieurement.

La Section de Médecine a déclaré vacante la place de M. le docteur BIMAR, qui a donné sa démission.

M. le Président donne communication d'une lettre de M. Emile BONNET, qui adresse sa démission de bibliothécaire de l'Académie et de membre de l'Académie. Le Président exprime les regrets de tous au sujet de cette démission ; il a fait une démarche auprès de notre collègue, mais n'a pu l'amener à modifier sa décision. L'Académie estime qu'une nouvelle démarche doit être tentée. Le Bureau général fera cette visite. MM. VALÉRY et GAILLARD accompagneront le Bureau.

Il y a lieu de nommer une Commission chargée d'organiser la transmission de notre Bibliothèque à la Bibliothèque universitaire. Sont nommés : MM. VIANEY, COSTE, AMANS, FAUCON, MARGAROT et BOUSQUET.

M. le Président exprime qu'il a été saisi d'une demande relative à l'organisation des fêtes en l'honneur de Dante. L'Académie voudrait-elle accepter le patronage de ces fêtes ? La parole

est donnée à M. THOMAS qui expose comment on pourrait concevoir cette organisation. Il propose un groupement de plusieurs manifestations : intellectuelle, religieuse et poétique. Or, M. Hauvette, professeur à la Sorbonne et inspecteur général d'italien, offre de donner à Montpellier, lors de sa visite, après Pentecôte, une conférence sur Dante, conférence qu'il a déjà donnée à Paris. L'Académie accepte cette offre en principe, et nomme aussitôt une Commission composée de MM. THOMAS, VALÉRY et PASTRE, chargée d'organiser le programme de ces fêtes. La conférence de M. Hauvette en serait l'ouverture, et puis les conférences suivantes pourraient être faites par des membres de l'Académie. M. PASTRE observe qu'on pourrait parler de Dante mathématicien et astronome. M. PASTRE est invité à donner son concours à ce double point de vue.

M. le général DEVILLE demande que cette seconde partie des fêtes ne soit pas séparée de la conférence de M. Hauvette par un trop long intervalle de temps. La Commission est chargée de faire toute diligence pour la réalisation du programme.

L'Académie donne chaque année une séance générale publique au mois de mai. Il est décidé que la conférence de M. Hauvette constituera cette année le sujet de la réunion.

La Section de Médecine présente à la place laissée vide par la démission de M. BIMAR, M. le médecin-principal de 1^{re} classe VITTOU, directeur du Service de santé. Il est procédé au vote. Vingt-sept bulletins sont trouvés dans l'urne ; à l'unanimité, M. le directeur du Service de Santé est nommé membre de l'Académie, Section de Médecine.

La parole est donnée à M. DESPETIS pour sa communication sur l'attitude des maréchaux de Castries et de Rochambeau, envers le chevalier d'Assas.

Séance du 30 Mai 1921

Présidence de M. DELMAS, président.

Présents : les membres qui ont signé au registre.

Excusé : M. VIALLES.

Le procès-verbal de la séance générale du 25 avril est lu et

adopté, après que lecture a été donnée des procès-verbaux de chacune des trois Sections.

Le Président parle des fêtes données à Montpellier en l'honneur de Dante ; il adresse à la Commission d'organisation les remerciements de l'Académie. M. THOMAS répond que le Président a beaucoup aidé à cette organisation.

Il est procédé au vote pour l'élection d'un membre correspondant. A l'unanimité, M. MAFFRE DE BAUGÉ est élu.

A la séance prochaine sera examinée la question de savoir s'il ne convient pas de faire éditer une plaquette pour conserver le souvenir des fêtes dantesques.

M. DESPETIS continue sa communication sur l'affaire de Clostercamp, le vrai héros et les faux héros de cette affaire. Un compte rendu détaillé en sera inséré au *Bulletin*.

M. le Président remercie M. DESPETIS de sa très intéressante communication.

Puis la séance est levée à 7 heures.

Séance du 27 Juin 1921

Présidence de M. DELMAS, président.

Excusé : M. MERCIER-CASTELNAU, secrétaire général.

Sont présents les membres qui ont signé au registre.

Les procès-verbaux des Sections sont lus et adoptés, ainsi que le procès-verbal de la séance générale du 30 mai 1921.

M. le Président expose l'intérêt qu'il y aurait à consacrer une plaquette spéciale pour commémorer les fêtes de Dante. Il suggère aussi de reprendre la tradition des jetons de présence et notamment de faire frapper à nouveau le jeton anciennement possédé par l'Académie. Pour rechercher les meilleurs moyens de réalisation pratique, MM. COSTE et VIALLES sont priés de se mettre en rapport avec la Monnaie de Paris.

M. le Président rappelle à l'Assemblée la question de la Bibliothèque dont le transfert à la Bibliothèque universitaire a été décidé en principe et qu'il convient maintenant de placer sur le terrain de la réalisation prochaine. M. COSTE expose les travaux de

la Commission nommée à cet effet qui n'a pu, faute de documents et de précision, arriver à des conclusions précises. M. le Président fait connaître que M. le Recteur, qu'il a eu l'honneur de voir à ce sujet, lui a confirmé son désir de voir le transfert s'effectuer le plus rapidement possible sur les bases déjà acceptées en principe par l'Académie. Il insiste donc pour que la Commission compétente soit convoquée dans le plus bref délai pour un résultat définitif.

En raison de l'approche des vacances, la prochaine séance générale aura lieu le 11 juillet 1921.

Des photographies fort bien réussies ayant été obtenues de la fête donnée par l'Académie en l'honneur du Dante, il est décidé que les meilleures d'entre elles pourront être communiquées au journal *l'Illustration*, en vue d'une publication éventuelle.

M. VIALLES fait une communication sur la politique religieuse de Joseph Cambon. L'orateur rappelle que la famille Cambon prit une part des plus actives à la préparation et aux premières activités de la Révolution dans l'Hérault. Joseph Cambon, souvent désigné sous le nom, un peu commercial, de Cambon fils aîné, siégea d'abord dans les assemblées municipales de Montpellier. C'est là qu'il eut occasion de s'occuper des affaires religieuses, à une époque où la Constituante établissait la constitution civile du clergé, constitution dont l'obéissance était, pour Cambon, une chose au-dessus de discussion. Il exerça, à ce propos, une extrême influence sur le maire Durand et n'hésita pas à consacrer, dans l'Hérault, la rupture entre le clergé constitutionnel et le clergé réfractaire.

M. VIALLES donne, à ce propos, d'importants renseignements sur l'attitude des différents éléments du clergé héraultais, relativement au serment constitutionnel. Joseph Cambon prit une part active à la propagande en faveur du clergé constitutionnel, au milieu d'agitations souvent violentes, dont il eut l'habileté d'éviter les graves excès lors de cérémonies civiques souvent fort délicates, telles que l'installation des curés de la ville de Montpellier par le corps municipal.

Ce fut en présence de Cambon qu'eut lieu la première mes-

patriotique de l'abbé Giret qui, plus tard, mérita le surnom du Tigre par ses excès révolutionnaires à Nîmes.

Devenu ensuite député à la Convention, Cambon y souleva la question de supprimer le salaire du clergé constitutionnel déclaré coupable de fédéralisme. Après plusieurs échecs, Cambon, patient et tenace, finit par faire admettre, après thermidor, la formule de la séparation des Eglises et de l'Etat. Il y a là une curieuse évolution de l'esprit de Cambon, antérieurement partisan d'une église d'Etat, mais à qui il reprochait sa faillite religieuse et politique. Le Concordat mit fin à la carrière religieuse de Joseph Cambon.

M. le Président remercie vivement l'orateur. La séance est levée à 7 heures.

SUR LES HÉLICOPTÈRES

Par M. le Docteur Amans

On construit actuellement des hélicoptères un peu partout (Berliner, Curtiss, Crocker-Hewitt, aux Etats-Unis; Pescara, à Barcelone; Emichen, Lacoïn et autres en France). Notre Direction aéronautique suit de près toutes ces expériences, en particulier celles de Pescara ingénieur argentin et celles d'Emichen, ingénieur de la maison Peugeot.

Un bon hélico doit: 1° décoller et atterrir verticalement, sans casser du bois; 2° voler horizontalement; 3° avoir un bon équilibre dans toutes les directions.

Les moteurs étaient autrefois trop lourds; la poussée ascensionnelle des hélices était inférieure au poids total de l'appareil, mais les mesures de cette poussée ont permis de comparer les valeurs respectives des propulseurs rotatifs en fonction du nombre, forme, diamètre, périmètre, incidence et consistance des pales, et lorsque les moteurs ont été suffisamment allégés, on n'a eu que l'embarras du choix pour y atteler des propulseurs.

Il faut bien entendu rejeter les hélices habituelles de l'aéro-

plane et choisir des hélices de *remorque* (1), celles qui donnent le maximum de poussée A pour un minimum de puissance T au point fixe.

Il m'a paru intéressant de présenter les valeurs de A/T de divers propulseurs, choisis parmi ceux qui avaient donné les meilleurs résultats, en fonction du diamètre D, du nombre de tours à la seconde n, et surtout de la vitesse de rotation πnD . Le chiffre A indique des kg et T des kgm; la dernière colonne F est la poussée unitaire ou poussée en kg par cheval.

		πnD	D	n	A/T	F
1889	Amans (1)...	9 m. 90	0.336	9.39	0.408	30 kg.
1905	Léger.....	12 m. 9	6 25	0.66	0.205	15 kg. 3
1908	Otto Luyties. .	16 m.	10.5	0.51	0.211	15 kg. 8
1907	Wood.....	18 m. 75	2.4	2.5	0.217	16 kg. 2
	Breguet-Richet	20 m.	8.1	0.8	0.180	13 kg. 5
	Amans..... (Goëland)	32 m.	0.42	24.	0.200	15 kg.
	Bertelli.....	55 m. 5	6.	3.	0.160	12 kg.
1920	Crocker-Hewitt	56 m.	15.5	0.66	0.121	9 kg.
1893	Amans..... (Libellule)	62 m.	1.	20.	0.120 à 0.130	9 kg. à 10 kg.
1906	Tatin.....	106 m. 95	2.2	15.5	0.068	5 kg. 2
1911	Le Lièvre.....	118 à 140	2 à 2.2	18 à 20	0.07 à 0.08	5 à 6
1919	Steinitz (2)....	200 m. (?)	3.		0 04	3 kg.

Dans ce tableau figurent de toutes petites pales comme ma zoop-
tère de 1889, et mon goëland de 1907, où on compte l'énergie dé-

(1) Dès l'origine de mes recherches, j'ai distingué des hélices de remorque et des hélices de course, demandant chacune des formes spéciales, et j'ai soutenu cette distinction dans une polémique avec le colonel TOUCHE, qui l'avait critiquée dans *l'Aéronaute* (1893).

(1) Mes pales du début (1889-1891, voir *A. F. A. S.*, Marseille, 1891) ont été mesurées avec l'appareil de Foucault gracieusement prêté par l'Ecole de Pharmacie, professeur Imbert.

La pale goëland a été expérimentée au laboratoire de physique de la Fac. de méd., prof. Imbert. La pale Libellule a fonctionné dans mon laboratoire avec un moteur Daimler de 1/2 HP.

(2) Il s'agit d'un train sur rails propulsé par des hélices aériennes en Allemagne, avec un moteur de 260 HP; on l'a abandonné à cause du tapage, du souffle désastreux sur les chapeaux, jupes et colis et aussi à cause du rendement si faible parce que nD trop grand. (*Zeitsch. für Flugtech. und Motorluftsch.*, sept. 1920.)

pensée par centaines de grammètres, seulement, et des pales moyennes (1/12 HP pour Wood, 1/2 HP pour ma Libellule), et des pales formidables comme celles de Crocker-Hewitt qui absorbent 200 HP.

La plupart des hélices sont encore basées sur l'hélice géométrique, mais avec des modifications inspirées par mes travaux (sections de profil à gros bout avant, dissymétrie dorso-ventrale, concavité ventrale décroissant du proximum au distum).

Le propulseur Bertelli (1) est franchement zooptère (chauve-souris).

Le Lièvre est le nom d'un bateau de Deperdussin, sur lequel on a fait à Juvisy des expériences de traction aérienne, avec le concours des meilleurs constructeurs d'hélices. Malgré la diversité des formes, on remarque le rapport inverse de la force de traction, et de la vitesse périphérique, et on pouvait s'y attendre d'après les formules fondamentales de l'aéronautique où A/T est en raison inverse de la vitesse, qu'il s'agisse d'une pale glissante, ou d'une rotative.

En nous basant sur la vitesse πnD de rotation, nous dirons qu'un type de propulseur est supérieur à un autre si à vitesse égale, il a, entre autres qualités, une plus grande poussée relative A/T . Il y a évidemment d'autres qualités (légèreté, moindre rayon de giration, résilience, moindre encombrement, etc.), mais la poussée est une qualité de premier plan, celle qui a préoccupé et préoccupe avant toute autre, les inventeurs (2).

Dans les derniers essais à Valentigney (Doubs) en mars 1921, M. Elmichen s'est soulevé avec une force de 15 kg. par cheval (poids de l'appareil avec le pilote, 288 kg.; $T. = 17$ HP). C'est évidemment un joli résultat, mais ignorant la vitesse périphérique, il m'est difficile de classer son propulseur.

(1) M. Bertelli, de Brescia, me tenait au courant de ses expériences; une Commission militaire avait fait un rapport favorable sur son appareil. Il a échoué sitôt qu'on a voulu mettre l'axe oblique.

(2) Le choix de nD comme base de comparaison n'est pas à l'abri de toute critique, mais l'exposé de cette critique dépasserait les limites de cet article. En prenant comme abscisses nD et comme ordonnées $\frac{A}{T}$ on obtient une série de points plus ou moins rapprochés de l'hyperbole $xy = C$.

Je note cependant avec satisfaction que l'inventeur évite le terme d'hélices; il dit que ses propulseurs n'ont rien de commun avec l'hélice géométrique, et qu'il s'est plutôt inspiré de la géométrie animale. S'il en est ainsi, je ne serais pas étonné qu'il obtienne, ainsi qu'il le dit, 20 p. 100 en plus de rendement qu'avec les pales habituelles.

Je suis convaincu qu'aux faibles vitesses de 9 à 10 m., on obtiendrait des poussées voisines de 30 kg. On peut du moins les prévoir d'après les chiffres obtenus avec de petites pales de 0 m. 30 à 0 m. 40 d'envergure, et je les retrouverai avec de grandes pales, à condition de n'être pas esclave de la similitude géométrique (1).

La poussée du Pescara est de 9 à 10 kg. seulement, inférieure à celle du Bréguet-Richet, avec lequel il y a similitude de structure (chaque pale forme un biplan). J'ignore aussi quelle est la vitesse de rotation.

En cas de panne du moteur, les pales deviendraient passives, tourneraient comme les ailes d'un moulin à vent. C'est le système du parachute tourbillon, celui des graines d'érable. On sait (2) qu'une bonne aile de moulin à vent ne doit pas avoir la même forme qu'une bonne pale de remorque. Il serait bon d'avoir des pales à torsion variable, tout au moins à incidence variable, pour avoir celle qui convient le mieux à l'aile passive.

La partie la plus ardue du problème pour l'hélice, est le vol horizontal. Tous ceux qui ont voulu placer l'axe oblique, de manière à bénéficier comme l'oiseau d'une composante verticale pour la sustentation, et d'une horizontale pour le vol horizontal, ont échoué. Nous aurons occasion de revenir sur ce problème, lorsque nous serons mieux informés.

(1) J'ai fait des réserves à ce sujet dans deux notes C. R. Ac. Sc., mars et nov. 1919.

(2) J'ai étudié des pales Smeaton comparativement à des pales hélicoïdes. D'une manière générale, une pale passive doit avoir une moindre torsion (Etudes sur les zooptères, *Aéro-Revue de Lyon*, 1907).

Dans une des prochaines séances, je montrerai pales en main quels sont les caractères distinctifs des pales zooptères.

SUR LA PSYCHOLOGIE DES ARAIGNÉES ⁽¹⁾

Par M. le Dr AMANS

Dans une note de M. Rabaud aux C. R. Ac. Sc., celui-ci nie l'instinct paralyseur supposé par Fabre, par les *Thomisés* en particulier. D'après M. Rabaud, en réalité, l'araignée pique où elle veut, par tâtonnements successifs.

Je ne saurais me prononcer pour ce cas particulier, mais l'étude personnelle d'autre cas m'autorise à penser que certains Insectes et Arachnéides sont capables non seulement de manœuvres instinctives, réflexes, léguées par hérédité, mais aussi de manœuvres originales variant suivant les circonstances.

Je mets par exemple un scorpion dans un aquarium où se trouvent des Dytiques; le scorpion se défend en piquant au hasard, mais sans faire aucun mal aux Dytiques, qui finissent par le dépecer. Une fois cependant, un Dytique est tué, probablement par une piqûre entre la tête et le prothorax.

Dans une autre occasion, je vois un Bembex saisir et piquer au hasard une *Æschna grandis*, puis sans la lâcher, lui amputer les ailes droites au ras des articulations et finalement la décapiter. Les scorpions piquent au hasard, les Dytiques, les Bembex mordent avec fureur, n'importe où, au hasard des mandibules.

Mais voici une *Tegenaria domestica* installée sur sa toile de forme triangulaire habituelle dans un angle de vitre de fenêtre. Normalement à la fenêtre, j'installe un fil électrique partant de cet angle. Ma *Tegenaria* se promène à plusieurs reprises sur ce

1) Il y a longtemps qu'on n'a pas parlé des Araignées dans notre Académie, mais en 1779 et les années suivantes on parlait beaucoup dans le monde entier de la Société royale de Montpellier, et des communications de notre ancien collègue Bon St-Hilaire sur les tissus en fils de cotons ovigères. L'Académie de Paris vivement intéressée avait chargé Réaumur de faire un rapport sur la question. On trouvera aux Archives Départementales, les manuscrits de la controverse entre Réaumur et Bon St-Hilaire.

fil; quelques jours après, je trouve bâti un magnifique pont suspendu à trois arches, partant de l'autre angle de la vitre, et allant jusqu'à 40 à 50 cm. sur mon fil électrique. La *Tegenaria* fait des poutres maîtresses rectilignes ou courbes suivant les eas, et cette adaptation variable, au cas particulier, n'a rien à voir avec les réflexes automatiques, légués par les ancêtres.

M. AMANS donne d'autres détails sur les trois types de glandes à soie, sur leur emploi judicieux par les *Epeira*; il croit que non seulement les Araignées déploient la géométrie la plus transcendante pour leurs toiles circulaires, tubes, saes, galeries tapissées à opercules, cloche à plongeur, mais qu'elles sont capables de varier cette géométrie, capables par suite de réflexion et pas seulement de réflexes. Notons en outre que l'araignée, si individualiste, est susceptible d'être apprivoisée, et qu'on ne saurait en dire autant des communistes Hyménoptères.

TESTICULE ET PSYCHOLOGIE DES CASTRATS

Par M. le Dr GRYNFELTT

Quelques articles récents, parus dans la *Revue scientifique* et dans divers journaux médicaux, attirent à nouveau l'attention sur le rôle que joue la glande sexuelle dans le psychisme de l'individu. Certains, mettent en garde contre quelques exagérations qui ont cours à l'heure actuelle, sur l'importance de cette glande, à ce point de vue particulier.

Il est bien évident que la glande interstitielle ou diastématique seule saurait être inériminée. On sait, depuis les expériences ingénieuses de Bouin et d'AnceI que cette glande est indépendante de la glande génitale proprement dite, représentée par les tubes séminipares. La première seule exerce une action sur l'ensemble de l'organisme et, entre autres choses, conditionne l'apparition des caractères sexuels secondaires.

Il est indéniable que la glande interstitielle exerce une action parallèle sur le psychisme des mâles et ce, d'une façon directe ou indirecte (c'est-à-dire par l'intermédiaire des autres glandes vasculaires sanguines). Elle détermine l'évolution de l'instinct sexuel qui ne va pas sans une certaine explosion d'ardeur combattive chez les animaux (expériences de Pézard relatives aux greffes testiculaires chez des coquelets châtrés, greffes testiculaires chez l'homme au point de vue thérapeutique).

Il est classique d'admettre chez l'homme deux types d'adiastématie (déficiência partielle ou totale de la glande diastématique) :

1° *Adiastématie précoce*, c'est-à-dire pré-pubérale. Elle fait du malade un castrat naturel, lequel présente en outre de l'atrophie de ses caractères sexuels secondaires, des transformations portant sur l'ensemble de l'organisme, sur le squelette et l'organe vocal en particulier, qui prennent des caractères eunuchoïdes. En même temps, on note des troubles psychiques plus ou moins profonds (débilité de l'intelligence, molesse de la volonté, indolence du caractère). Ce sont des cas classés en pathologie, sous le nom d'*infantilisme*, où les modifications somatiques vont quelquefois de pair avec les troubles psychiques.

2° *L'adiastématie tardive*, post-pubérale sans retentissement de même ordre sur l'ensemble de l'organisme.

Il est intéressant de rapprocher de ces données deux observations personnelles :

La première a trait à un chat, émasculé tout jeune, donc atteint d'adiastématie précoce. Chez cet animal, le psychisme ne parut nullement modifié dans son ensemble, bien que l'instinct sexuel ait été totalement aboli. Il fut susceptible d'un dressage supérieur à la plupart de ses congénères non châtrés ; son caractère et son allure générale ne perdirent rien de la vivacité habituelle de nos félins domestiques. Il semble donc qu'à ce point de vue, l'animal n'ait pas eu à regretter l'absence de sa glande diastématique.

La seconde observation confirme les données classiques. C'est un cas d'adiastématie tardive chez l'homme. Il s'agit d'un malade, occupant une situation administrative assez élevée, qui,

avait déjà subi l'amputation d'un testicule pendant son service militaire pour tuberculose d'une de ses glandes. A 26 ans, il dut consentir à l'ablation de la deuxième, en raison de l'apparition de nouveaux foyers tuberculeux. Ce malade, revu plusieurs années après sa deuxième opération, m'a avoué n'avoir point perdu le goût du beaux sexe, aux exigences duquel il pouvait satisfaire, aux spermatozoïdes près. En tout cas, l'état général était inchangé et l'intelligence était intacte.

Il semble d'ailleurs qu'on aie un peu exagéré le degré d'affaiblissement moral et intellectuel des eunuques qui sont des adiasématiques précoces: l'opération libératrice se pratique en général, en Orient, dès la première enfance. Dans un article très spirituel, paru tout récemment dans la *Presse médicale*, le docteur Félix Regnault, en s'appuyant sur l'histoire de la civilisation byzantine et sur la psycho-physiologie des animaux asexués (abeilles, fourmis) apporte une série d'arguments qui tendent à réhabiliter, au point de vue psychique, les eunuques et les castrats de l'espèce humaine.

Le Docteur CARRIEU rapporte l'histoire d'une paraplégie à diagnostic difficile

Il s'agit d'un malade de 71 ans chez lequel apparut brusquement, fin juillet 1920, une paraplégie flasque avec abolition des réflexes, atrophie musculaire, constipation, perte de quelques gouttes d'urines. Les pupilles sont égales, régulières, mais paresseuses. Les divers appareils sont en bon état, sauf le poumon droit qui présente, au sommet, de la submatité et de l'obscurité respiratoire. Cette paraplégie flasque, fait place, cinq mois après, à de la contracture avec fourmillements, réflexes rotuliens exagérés et Babinski en extension.

On peut donc facilement éliminer le diagnostic de polynévrite et remonter jusqu'à une lésion de la moelle.

Diverses ponctions lombaires nous ont montré: de 6 gr. 5 à 6 gr. 9 de chlorures, de 2 gr. 25 à 3 gr. 75 d'albumine par litre; de 81 à 116 cellules par millimètre cube au Nageotte (lymphocytose). Un Wassermann positif. Une inoculation au cobaye négative (après plus de deux mois). Une légère xanthochromie à la première ponction.

L'examen clinique de la colonne vertébrale ne montre aucune raideur, aucun point douloureux; l'examen radiographique décelle cependant une décalcification très marquée des apophyses transverses des troisième, quatrième et cinquième lombaires.

Parmi tous les diagnostics possibles, les deux plus probables semblent être un mal de Pott lombaire ou une myélite transverse syphilitique.

En faveur du mal de Pott: la radiographie, la xanthochromie, la formule chimique, la formule cytologique du liquide céphalo-rachidien, la lésion du sommet.

Contre lui: l'âge, l'absence de douleur ou de raideur de la colonne vertébrale, le cobaye sain après inoculation.

En faveur de la syphilis médullaire: le Wassermann positif, la formule cytologique, l'absence de douleur à la colonne vertébrale, la non tuberculisation du cobaye.

Contre elle: la radiographie, la xanthochromie, la diminution des chlorures.

Enfin le début brusque semblerait plutôt indiquer une rupture vasculaire qu'une endartérite oblitérante ou une compression par abcès froid.

A ce sujet s'engage une longue discussion qui aboutit à la probabilité d'une rupture vasculaire au niveau de la moelle lombaire, sous l'influence de l'infection spécifique.

EFFETS D'UN PNEUMOTHORAX SPONTANÉ sur l'évolution d'une tuberculose pulmonaire (après deux ans d'observation)

Par M. le Dr F. CARRIEU

Le traitement de certaines formes de tuberculose pulmonaire par le pneumothorax artificiel est une des questions actuellement les plus étudiées de la ptisiothérapie; et le rapport de R. Burmand au Congrès de Bruxelles (mai 1920) en est une preuve, qui, en citant une faible partie des auteurs qui s'en sont occupé, rapporte plus de cent noms. Une tuberculose pulmonaire influencée dans son évolution par un pneumothorax spontané est assurément un fait plus rare. En voici un cas qui nous a paru intéressant à vous rapporter:

En février 1919, G. M... entre à l'Hôpital Suburbain pour une pleurésie séro-fibrineuse gauche. Au début d'avril, sans cause appréciable et à bas bruit, apparaît, du même côté, un pneumothorax qui devient rapidement pyo-pneumothorax et où la ponction exploratrice permet de mettre en évidence des bacilles de Koch assez abondants (examen pratiqué par M. le médecin principal Vallet). Dès son entrée, on avait noté une respiration soufflante dans la fosse sus-épineuse et le creux sous-claviculaire gauches. Mais on conçoit que d'autres modifications pathologiques aient pu passer inaperçues au niveau de ce sommet, le poumon gauche ayant été constamment refoulé en haut par l'épanchement pleural, liquide ou gazeux. Mais ce qu'il ne fait pas de doute, c'est la présence en ce point de tubercules puisqu'il y a eu à un moment rupture, sans effort, de la plèvre viscérale et présence de bacilles de Koch dans l'épanchement. Le 24 mars, la radiographie nous indiquait que le sommet gauche était opaque et ne s'éclairait pas à la toux. Le poumon du côté droit a toujours été absolument normal. Enfin, avant sa maladie, le poids de G... oscillait entre 69 et 70 kilos.

Actuellement, le poumon gauche est mat à la base, les vibrations y sont abolies, le murmure vésiculaire très diminué et on y perçoit de gros frottements. Au sommet, en avant et en arrière, les signes sont identiques: submatité, vibrations diminuées, inspiration rude, expiration prolongée, pas de bruits surajoutés à la toux. Le poumon droit est sain dans toutes ses parties. On est en présence d'une sclérose pulmonaire avec épaissement de la plèvre au sommet gauche et d'adhérences pleurales à la base. A la radioscopie, on voit que la base gauche est très obscure, le tiers moyen est gris, le sommet un peu plus clair, mais il s'éclaire mal à la toux, ce qui confirme notre diagnostic clinique. Quant à l'état général, il est excellent: G... pèse actuellement 74 kil. 800, c'est-à-dire 5 à 6 kilos de plus qu'avant sa maladie. La recherche des bacilles de Koch dans les crachats a été plusieurs fois négative.

Cette amélioration si nette d'une tuberculose pulmonaire par un pneumothorax spontané n'est cependant pas une chose exceptionnelle. De grands observateurs, comme Woillez, Béhier, Trousseau, Hérard, Potain avaient déjà prononcé le nom de « pneumothorax providentiels ». Spengler a signalé à Davos huit cas de pneumothorax spontanés ayant eu des effets curateurs sur des tuberculoses pulmonaires. Dumarest et Murard signalent (1) huit cas sur seize où le pneumothorax spontané a été nettement favorable à l'évolution d'une lésion d'un sommet. Burnand (2) a observé une malade chez laquelle un pneumothorax spontané avait grandement amélioré les lésions sous-jacentes, mais qui fut cependant enlevée quinze mois après par une tuberculose caverneuse de son autre sommet. Enfin, il y a trois mois à peine, Léon Bernard et Salomon (3) communiquent l'observation d'une tuberculeuse à lésions d'apparence bilatérales guérie par un pneumothorax spontané artificiellement entretenu.

Les auteurs sont d'accord pour admettre que la gravité d'un

(1) *Presse Médicale*, 19 octobre 1912.

(2) *Revue médicale de la Suisse romande*, 1912, p. 838.

(3) *Société médicale des hôpitaux de Paris*, 12 novembre 1920.

pneumothorax spontané dépend de deux facteurs : 1° la brusquerie du début qui, étant donné l'état général du malade, ne lui permettra souvent pas de supporter la syncope observée ordinairement à ce moment ; 2° la suppuration qui est fonction de la persistance de la fistule, d'où vomiques et réinfections successives.

Chez notre malade, le début insidieux (4), probablement par suite d'adhérences pleurales, aurait pu déjà nous faire porter un pronostic heureux ; mais l'infection de la cavité (avec présence de bacilles de Koch sans autres micro-organismes), apportait une note grave dans l'évolution ultérieure de l'affection, gravité qui, heureusement, n'a pas tardé à disparaître. Ordinairement, après chaque ponction, on pratique une injection d'azote grâce à laquelle on « entretient » le pneumothorax. Nous nous sommes contentés d'assécher la plèvre et nous y sommes parvenus par de simples ponctions.

La tuberculose pulmonaire évolue donc quelquefois vers le mieux ou même vers la guérison à la suite d'un pneumothorax spontané. C'est ce que nous venons d'observer chez le malade dont nous vous rapportons l'histoire.

De la désagrégation de la personnalité dans la démence précoce

Par M. le Dr J. MARGAROT

Chez l'homme normal, les idées les plus nettes sont enveloppées d'une sorte de pénombre, ou, pour employer l'expression de W. James d'une frange. Chez le dément précoce, cette frange se développe aux dépens de la partie claire de l'idée, mais d'une manière variable, suivant les moments ; c'est tantôt un point spécial qui s'obscurcit, tantôt un autre. A n'est plus intégralement A. Son identification est, par suite incomplète, parfois même im-

(4) Voir *Société des sciences médicales et biologiques de Montpellier et du Languedoc méditerranéen*, 19 décembre 1919.

possible. Les idées sont peu précises, morcelées ou retrécies, prises dans une partie seulement de leur sens. Ce rapetissement est d'autant plus marqué que l'idée est plus abstraite.

Beaucoup d'idées ainsi réduites à leurs franges ne sont plus que des ombres d'elles-mêmes. Elles se mêlent, prennent un sens plus extensif, forment des complexes où se fusionnent des éléments opposés.

Au degré le plus léger, l'affaiblissement du principe de contradiction ne se manifeste que par des paradoxes ou des sophismes.

A un stade plus avancé, il a pour conséquence l'erreur grossière qui ne porte plus sur des éléments abstraits, mais sur des formes concrètes ; il entraîne l'impossibilité de faire un jugement correct.

S'il s'exagère encore, le sujet identifie A et non A ; certaines personnes différentes n'en forment qu'une seule pour lui. La notion du moi et du non moi, étroitement unie à la notion d'identité, perd de sa force et se désagrège. La personnalité se dissocie.

Certains malades ont le sentiment très net que cette dernière est modifiée, n'est plus qu'une partie d'elle-même. Quelques-uns se plaignent de perdre leurs idées. Le dédoublement est conscient.

Le plus souvent cependant, on ne se trouve pas en présence d'une dislocation aussi brutale de la personnalité. Celle-ci semble se rétrécir progressivement, en abandonnant de petits fragments d'elle-même, sans que le sujet s'en rende compte.

Elle se dépouille d'abord de ses éléments les plus *évolus*, c'est-à-dire de ceux qui ont apparus en dernier lieu au cours du développement. Il semble parfois que les malades se trouvent ramenés à des stades antérieurs de leur existence passée ; ils refont en sens inverse les diverses étapes de leur évolution psychique.

A PROPOS DE L'HÉRÉDITÉ PSYCHOLOGIQUE PAR CONTRASTE

Par M. le D^r J. MARGAROT

Mercklen a montré que, dans un certain nombre de cas « les attributs physiques ou psychiques des descendants se présentent avec des caractères inverses à ceux des attributs correspondants des ascendants ». Il admet, pour expliquer ces faits, l'existence d'un mode spécial de transmission héréditaire, auquel il donne le nom d'hérédité par contraste.

Son interprétation est rejetée par Apert. Pour ce dernier, de semblables anomalies sont facilement explicables par les lois de Naudin, de Mendel et de Galton. Quand il existe une opposition « entre le père et le fils, ce n'est pas que le caractère paternel se soit inversé du père au fils, c'est que, pour ce caractère donné, le sujet n'a pas hérité de son père, mais d'un autre de ses ascendants, mère ou grand parent ou peut-être arrière grand parent ».

Cette explication nous paraît valable pour un grand nombre de cas, par ceux en particulier où il existe simplement de la dissemblance entre le générateur d'un sujet donné et le sujet lui-même. Il est plus difficile de l'admettre lorsque les attributs des enfants ne sont pas simplement différents de ceux des pères, mais sont diamétralement opposés.

Mercklen fait déjà remarquer que ces attributs sont « maintes fois chez les uns et chez les autres plus accusés que chez la moyenne des individus ».

En second lieu, la fréquence de l'hérédité par contraste ne saurait être mise en doute. Les exemples en sont multiples. On se trouve en présence d'une notion banale qui s'est traduite sous forme de proverbe et dont on trouve la trace jusque dans des ouvrages purement littéraires.

La loi des probabilités, dont les lois de l'hérédité ne sont que des corollaires, ne permet pas de supposer un aussi grand nombre de coïncidences fortuites, rendues possibles par la réapparition inattendue des caractères d'un ancêtre lointain.

A un troisième point de vue, si l'on n'envisage que l'hérédité psychologique, on s'aperçoit que le contraste des descendants et des ascendants est de même ordre que le contraste souvent observé dans la vie mentale d'un même individu.

Des tendances opposées se rencontrent fréquemment chez un sujet donné. Dans certains cas l'une d'elles l'emporte sur l'autre d'une façon permanente; d'autres fois chacune d'elles l'emporte à tour de rôle, suivant les circonstances extérieures. Les contradictions de l'homme normal se relient par des transitions insensibles aux phénomènes de refoulement mis en lumière par Freud et aux diverses formes du négativisme.

Ces faits éclairent le mécanisme de l'hérédité par contraste. L'ascendant transmet au descendant la totalité de ses tendances, de ses qualités et de tous les défauts qui y sont opposés et qui en sont inséparables.

L'auteur apporte de nombreux exemples qui justifient sa manière de voir. Il conclut que l'hérédité par contraste répond à des faits réels et qu'elle n'a rien de paradoxal. Elle ne résulte pas d'une anomalie fortuite, mais doit être considérée comme une forme de l'hérédité similaire, celle-ci transmettant une même tendance avec son double aspect contradictoire.

A propos de quelques résultats obtenus avec le Masque manométrique de PECH. - Essai de pathogénie

Par M. le Dr F. CARRIEU

Les recherches que nous avons pratiquées (1) avec le masque manométrique de Pech nous ont permis de nous rendre compte que les malades atteints d'affections pleuro-pulmonaires aiguës ont un débit respiratoire maximum très variable. Le débit maximum est, d'après Pech, de 2 litres par seconde (peut-être y aurait-

(1) Voir *Presse médicale*, juillet 1921.

il lieu de penser que ce chiffre est inférieur à la quantité d'air qu'un adulte sain peut faire passer dans son poumon chaque seconde par des mouvements respiratoires forcés). Les épanchements pleurétiques ne paraissent pas diminuer fortement ce débit qui se maintient, même avec des épanchements considérables, aux environs de 2 litres par seconde. Au contraire, les affections pleuro-pulmonaires et surtout pulmonaires (pneumonie), l'influencent très nettement : on le voit souvent, chez de tels malades, descendre jusqu'à 1 litre.

Peut-on expliquer ces faits d'une façon satisfaisante ? On sait que, en présence d'un épanchement séro-fibrineux de la plèvre, le poumon, refoulé à la partie supérieure de l'hémithorax, travaille d'une façon intense. Les méthodes cliniques d'examen révèlent en effet à ce niveau, du tympanisme et de la respiration supplémentaire. Du reste les recherches expérimentales de Langlois, Binet et Desbouis (2) ont montré que lorsque l'on injecte du sérum ou de l'air dans la plèvre d'un chien, la ventilation pulmonaire et les échanges gazeux sont augmentés et ils donnent comme explication probable de ce phénomène que : « L'appareil moteur respiratoire placé dans des conditions anormales, par suite de la diminution du champ d'hématose, travaille dans des conditions de rendement détestables, d'où exagération des combustions constatées ». Nous n'avons jamais rencontré un débit supérieur au débit normal, mais il a été toujours très peu diminué lorsque, seule, la plèvre était atteinte et que le poumon sous-jacent était relativement intact, c'est-à-dire ne présentait pas de grosses lésions aiguës.

Pourquoi la pneumonie s'accompagne-t-elle, au contraire, d'une diminution souvent très marquée du débit respiratoire maximum ? Il est évident que, dans de telles conditions, une grande partie, parfois la moitié d'un poumon, est devenue absolument imperméable à l'air, d'où entrée moindre d'air dans le thorax. Et, ici, pas de respiration supplémentaire, pas de travail compensateur d'une autre région pulmonaire. Mais cela suffit-il ? Il est proba-

(2) *Journal de physiologie et de pathologie générale*, mai 1913.

ble que non, car les parties saines de l'appareil respiratoire, même fonctionnant normalement, suffiraient amplement à maintenir un débit à peu près normal. Il semble donc qu'il faille admettre un réflexe inhibiteur agissant sur tout le poumon malade ou peut-être sur le poumon opposé, hypothèse qui, du reste, demanderait à être confirmée.

Une Soutenance de Thèse médicale à Montpellier

Par M. le Dr **Paul DELMAS**

Professeur agrégé à la Faculté de Médecine, chargé du cours d'opérations obstétricales

Une haute et vaste salle, aux allures de nef d'église. Le chœur en est occupé, sous un buste antique d'Hippocrate, dont la niche est nimbée de l'orgueilleuse devise : *Olim Cous, nunc Monspelien-sis Hippocrates*, par une sorte d'estrade à deux degrés, dont la chaire supérieure est occupée par le président du jury de thèse, l'inférieure par l'impétrant. Sur les bas côtés, deux stalles, l'une à la droite du président, vide ; l'autre, à sa gauche, où siègent, en costume de cérémonie, les autres juges, un professeur, deux agrégés. Derrière ce chœur, une sorte de sacristie exigüe, local de délibération : l'ancienne robe de drap rouge, dite de Rabelais, y est conservée sous vitrine. Le vaisseau est garni de banes sur deux travées pour les assistants qui peuvent encore remplir des tribunes dans le fond. Sur les murs percés de larges baies, les portraits officiels, des professeurs déposés à la Faculté après leur mort. Tel est le cadre, fidèlement reconstitué, lors du rétablissement des Facultés après l'inter-règne révolutionnaire, sur celui de l'ancienne Ecole, dans lequel va se dérouler une véritable cérémonie, toute imbue de traditionalisme local.

Le candidat, en tenue de ville, depuis le décret du 26 février 1907, qui a supprimé pour lui le port de la robe, vient de faire un exposé oral succinct de sa thèse inaugurale. Successivement,

ses juges l'ont argumenté. La séance est un instant interrompue, pour la délibération à huis clos dans l'annexe de la salle des actes où le jury se prononce sur la valeur de cette dernière épreuve.

De retour à son siège, et debout, la tête découverte, le président prononce la formule consacrée : *Monsieur le Candidat, la Faculté de Médecine de Montpellier vous juge digne de recevoir le grade de Docteur en Médecine et vous invite à prêter le serment d'usage.*

Tourné vers ses juges, l'impétrant lit alors, imprimé sur la dernière page de sa thèse, le serment qui sanctionne sa réception :

En présence des Maîtres de cette Ecole, de mes chers condisciples, et devant l'effigie d'Hippocrate, je promets et je jure, au nom de l'Etre suprême, d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité dans l'exercice de la Médecine. Je donnerai mes soins gratuits à l'indigent, et n'exigerai jamais un salaire au-dessus de mon travail. Admis dans l'intérieur des maisons, mes yeux ne verront pas ce qui s'y passe ; ma langue taira les secrets qui me seront confiés, et mon état ne servira pas à corrompre les mœurs ni à favoriser le crime. Respectueux et reconnaissant envers mes Maîtres, je rendrai à leurs enfants l'instruction que j'ai reçue de leurs pères. Que les hommes m'accordent leur estime si je suis fidèle à mes promesses ! Que je sois couvert d'opprobre et méprisé de mes confrères si j'y manque !

En se retirant, par ordre d'ancienneté, les juges serrent la main de leur nouveau confrère.

Tel est le rite, inchangé depuis 1830, que conserve encore la Faculté de Montpellier. On y retrouve en partie, le cérémonial pompeux dont l'ancienne école accompagnait la collation des trois grades médicaux, Baccalauréat, Licence, Doctorat, dont les trois rangs d'hermine des costumes universitaires rappellent encore le souvenir.

Jusqu'à la mort légale de l'Ecole, par la loi du 12 août 1792, chacune de ces étapes, hormis le Baccalauréat, simple épreuve intérieure d'admissibilité, était franchie, serment préalablement prêté, sous la présidence de l'autorité ecclésiastique, protectrice salubre de l'Université. L'acte de la licence, de beaucoup le plus important, puisque les fastes du doctorat n'en était que le facile

mais onéreux épilogue, comportait, à la demande du chancelier (1) l'octroi du titre par l'Evêque ou son représentant *in aula episcopali* (2) après lecture d'une formule sacramentelle aux multiples gérondifis en « *di* », dont Molière, qui en avait eu connaissance, lors de son séjour à Pézenas auprès du Prince de Conti, a tiré le parti que l'on sait dans l'intermède burlesque qui termine le *Maïade Imaginaire*.

Sécularisée en 1790 par la suppression de l'évêché de Montpellier, la cérémonie passe par délibération de l'Ecole, en date du 21 octobre (3), sous la présidence du Doyen.

Baccalauréat et licence supprimés, lors de la création de l'Université impériale, les nouveaux professeurs, imprégnés de tradi-

(1) *Attachés aux traditions de nos anciens, et désireux de suivre les vénérables usages qu'ils nous ont transmis de mains en mains jusqu'à l'heure présente... nous voulons que nul n'ignore, sur la foi de notre témoignage, que le très savant X..., maître ès arts et bachelier en médecine, a donné ses soins les plus attentifs à l'étude de la médecine dans cette Université si prospère qui est la nôtre, et qu'il y a réalisé les plus grands progrès... C'est pourquoi, nous et les autres docteurs nous proposons au très haut et très puissant seigneur N... évêque de Montpellier d'accorder à X... le grade de licencié de la Faculté de Médecine.*

(2) *Sur la foi des plus hautes louanges, candidat distingué à la licence, vous nous auriez déjà paru devoir être élevé à ce grade, même si nous n'avions vu une aussi nombreuse couronne d'hommes de mérite se réjouir de votre gloire et applaudir à votre mérite. C'est pourquoi nous, en tant qu'évêque de Montpellier, nous rendant à vos vœux et à ceux de l'Université, nous vous érions licencié en médecine et vous donnons le pouvoir de vous occuper des mystères de l'art médical, d'interpréter la science d'Apollon, de traduire fidèlement les auteurs qui en traitent, d'enseigner et de pratiquer, ici et dans le monde, entier, selon la manière qui convient à un vrai licencié en médecine, et de recevoir enfin le grade du doctorat, quand il vous paraîtra bon, et aussi à vos aînés, si toutefois vous promettez au préalable d'observer les statuts de cette Université. Ici, la main levée, il faut dire: « Je le promets ». — « Nous prions Dieu très bon et très grand que tout cela tourne à son honneur et à sa gloire, ainsi qu'à la vôtre, à l'utilité de l'état et de votre patrie, de même qu'à la gloire et au prestige de cette Université. Au nom du Père et du Fils, et du Saint-Esprit, Amen.*

(3) *...En présence du nouvel ordre de choses, au cours de la présente année scolaire, nous devons pourvoir sans retard au gouvernement de l'Université, en ce qui concerne la collation du grade de la licence, dont jouissait statutairement Monseigneur l'Evêque. C'est pourquoi nous avons décidé, et posons comme règle, que les droits et charges appartenant jadis à l'Evêque de Mont*

tions, d'autant plus respectables à leurs yeux qu'ils étaient les mêmes hommes qui les avaient vécues avant la révolution, avaient gardé au doctorat sa solennité d'antan.

Dans un décor qu'ils avaient rétabli de leur mieux, ils avaient fait revivre le cérémonial d'autrefois, sauf qu'à l'ancien serment ils avaient substitué une nouvelle formule, celle encore usitée aujourd'hui, et qui a été lue plus haut, due à la collaboration du doyen René et du professeur Fouquet. Une délibération du Conseil arrêtée au cours de messidor, an XII (1804), en avait ordonné la lecture publique.

Le cérémonie était complétée par l'allocution symbolique traduite de l'ancien texte latin que prononçait le Président :

Les connaissances médicales dont vous avez fait preuve, et les travaux académiques que vous venez de présenter, autorisent notre justice à vous accorder les insignes du Doctorat. — Recevez donc ce bonnet que je place sur votre tête, comme symbole de la sagesse et de la science que vous devez montrer dans l'application de la doctrine. — Recevez aussi cet anneau qui, tout en vous rappelant que c'est à la Faculté de Montpellier que vous avez fait vos études, vous sera favorable pour arriver aux honneurs et aux dignités, et protéger vos droits. — Je vous offre les divines œuvres d'Hippocrate, afin que vous méditiez les savantes pensées qui y sont exprimées et celles qui y sont voilées. — Asseyez-vous dans cette chaire magistrale, à raison du droit que l'on vous accorde de lire, d'enseigner et d'interpréter toutes choses qui la concernent et qui sont du domaine de l'art de la Médecine. — Recevez enfin nos embrassements et nos vœux, priant du fond de notre cœur le Dieu tout puissant de daigner toujours être favorable à vos travaux.

Mais, en 1830, sous le décanat du professeur Lallemand, venu de Paris, et assez indifférent à des traditions qui lui étaient étran-

pellier seront maintenant et désormais exercés par M. le Doyen ou par le plus ancien des Professeurs, en l'absence du Doyen, pour la collation du grade de licencié, dans le Conclave de l'Université, à ceux que l'Université, régulièrement assemblée, aura trouvés idoines et capables... signé: René, doyen; Gouan, Broussonnet, Vigarous, Brun, Fouquet, professeurs.

gères, l'allocution du président tomba en désuétude, pour être remplacée par la stricte énonciation de la collation du grade.

Ainsi, peu à peu, ne reste-t-il de l'ancien cérémonial que la prestation du serment. Encore la formule actuelle, plus que centenaire, il est vrai, aujourd'hui, n'est-elle pas celle de l'ancien régime. Ses auteurs, montpelliérains encore en cela, se sont largement inspirés du serment d'Hippocrate, dont voici la traduction empruntée à l'édition de Littré de 1844 :

« Je jure par Apollon, médecin, par Hygie et par Panacée, par tous les Dieux, et toutes les Déeses, les prenant à témoin que je remplirai suivant mes forces et ma capacité, le serment et l'engagement suivant : Je mettrai mon maître de Médecine au même rang que les auteurs de mes jours. Je partagerai avec lui mon avoir, et, le cas échéant, je pourvoirai à ses besoins ; je tiendrai ses enfants pour des frères, et s'ils désirent apprendre la médecine, je la leur enseignerai sans salaire, ni engagement. Je ferai part des préceptes, des leçons orales, et du reste de l'enseignement à mes fils, à ceux de mon maître, et aux disciples liés par un engagement et un serment, suivant la loi médicale, mais à nul autre. Je rédigerai le régime des malades à leur avantage, suivant mes forces et mon jugement, et je m'abstiendrai de tout mal et de toute injustice. Je ne remettrai du poison à personne, si on m'en demande, ni ne prendrai l'initiative d'une pareille suggestion. Semblablement, je ne remettrai à aucune femme de pessaire abortif : je passerai ma vie et j'exercerai mon art dans l'innocence et la pureté. Je ne pratiquerai pas l'opération de la taille : je la laisserai aux gens qui s'en occupent. Dans quelque maison que j'entre, j'y entrerai pour l'utilité des malades, me préservant de tout méfait volontaire et corrupteur, et surtout de la séduction des femmes et des garçons, libres ou esclaves. Quoi que je vois ou entende dans la société pendant l'exercice, ou même hors de l'exercice de ma profession, je tairai ce qui n'a jamais besoin d'être divulgué, regardant la discrétion comme un devoir en pareil cas. Si je remplis ce serment sans l'enfreindre, qu'il me soit donné de jouir heureusement de la vie et de ma profession, honoré à jamais parmi les hommes ; si je le viole et que je me parjure, puisse-je avoir un sort contraire ».

La comparaison des deux textes montre, à la phraséologie un peu emphatique de l'époque près, la filiation de l'un à l'autre. Par là, le plus moderne médecin de Montpellier, est encore apparenté à ceux de l'ancienne Ecole dont il peut revendiquer le prestige aujourd'hui presque millénaire, puisque sa consécration officielle remonte au 15 août 1220, par les statuts du cardinal Conrad, tandis que sa naissance, contemporaine de celle de la cité, remonte sans doute au X^e siècle, comme en témoigne l'un des anciens sceaux de la Faculté, remis depuis en usage.

Expérimentation de thyroïde et d'interstitielle sur des gallinacés

Par M. OUY-VERNAZOBRES

Dans une thèse préparée au laboratoire de physiologie du Collège de France, Pégard montre que : 1° la crête ne se développe pas chez les coqs castrés ; 2° les poules ovariectomisées prennent le plumage du chapon ; 3° si l'on transplante des ovaires sur de jeunes coqs castrés, leur plumage est féminisé ; 4° si l'on greffe de la glande mâle sur une poule ovariectomisée, la crête se développe comme chez les coqs ; 5° si l'on injecte à des coqs castrés de l'extrait de glande interstitielle, la crête reprend ses dimensions et sa couleur pendant la durée des injections.

L'influence des glandes génitales est donc bien mise en évidence. Il semble, du reste, que, dans les cas de masculinisation (poules prenant dans leur vieillesse le plumage du coq, femmes montrant des caractères de virilisme), il y ait une altération des ovaires.

M. Ouy-Vernazobres a voulu rechercher les effets de la glande thyroïde et de la glande testiculaire, non plus sur des adultes, mais sur des poussins. Il a donné, par la voie gastrique, des comprimés et des lipoides fournis par le laboratoire Carrion : 0,05 de thyroïde pour des poussins de 200 gr. ; 0,12 d'interstitielle pour des poussins de 100 gr., pendant deux mois.

La thyroïde a donné des sujets allongés et un emplumement précoce : les queues avaient 8 centimètres, alors qu'elles n'étaient pas encore sorties chez les témoins. Pour la glande intestitielle, administrée à des poussins de 20 jours supposés mâles, les crêtes se sont montrées très vite, accusant une rubescence très marquée. Or, pour un premier lot, on s'est aperçu, au bout de quinze jours, que ces animaux à allure de coqs étaient des poulettes. Pour un deuxième lot, l'erreur de sexe a duré un mois.

Il semble donc que l'hermozone ovarienne n'était pas dans son intensité quand l'extrait mâle a été administré, et que ce dernier, trouvant le champ libre, a exercé son influence en développant dans le sens masculin les caractères sexuels secondaires. Plus tard, quand l'ovaire est entré en action, il a combattu l'hermozone testiculaire, et l'animal s'est développé dans le sens féminin au lieu de continuer à se masculiniser par le plumage, comme dans les cas où l'ovariotomie préalable a été exercée.

M. le docteur Pech qui a séjourné pendant quatre ans au laboratoire de Gley, a connu les animaux de Pézard. Il estime, lui aussi, que, étant donné le jeune âge des poussins, l'ovaire, dans les expériences de M. Ouy-Vernazobres, avait laissé le champ libre à l'extrait testiculaire.

M. le professeur DE ROUVILLE cite une expérience où des poules privées de thyroïde ont vu modifier le nombre, la forme et la dimension des œufs, et ont produit, après quelques générations, des poussins anormaux, souvent des monstres sans tête.

M. AMANS signale un travail du professeur Arthur Keith, présenté à la British Assoc for the Advanct of science en 1919. L'auteur explique les différences des races par des différences physiologiques des glandes internes (pituitaire, thyroïde, pinéale, génitales, adrénales). Ces glandes régularisent les formes et dimensions.

Des désordres par carence de la thyroïde donneraient le type mongol, une prédominance de la pituitaire le type caucasique ; les nègres auraient une physiologie particulière de la thyroïde et des glandes suprarénales.

Joseph Cambon et le Clergé Constitutionnel

Par M. Pierre VIALLES

A l'occasion de la récente reprise des relations diplomatiques entre la République et le Vatican, on a remis en discussion le problème des rapports de l'Eglise et de l'Etat. Or, un Montpelliérain célèbre de l'époque révolutionnaire, Joseph Cambon, s'est attaché à résoudre ce problème. Il peut être intéressant d'étudier sa manière de voir, non seulement pour satisfaire la curiosité des amateurs d'histoire locale, mais aussi pour mieux connaître les idées des hommes de la Révolution, car Joseph Cambon représente assez bien la moyenne des dirigeants de cette période. Cambon, fils de commerçant et commerçant lui-même, mit au service des idées réformistes son esprit calme, précis et ordonné. Il en fit notamment l'application aux réalisations des décrets religieux de l'Assemblée Nationale. A Montpellier, comme officier municipal, il s'appliqua à faire observer les instructions sur la constitution civile du clergé en combattant les adversaires, ralliant les hésitants et en donnant son concours, dans les plus minces détails, au clergé constitutionnel. Il organisa les nouvelles paroisses, reçut le serment de nombreux curés, mena une active campagne pour procurer à Montpellier des prédicateurs pour le carême de 1791, etc.

A Paris, devenu législateur, après avoir constaté que le clergé constitutionnel dont il avait été l'appui et le collaborateur, avait fait, pour ainsi dire faillite, il renonça à l'Eglise officielle. Après plusieurs tentatives, il obtint de la Convention le vote du principe de la séparation de l'Eglise et de l'Etat : « La République ne reconnaît et ne salarie aucun culte ». Mais cette mesure, destinée à ruiner l'Eglise, fait également faillite. Sous le régime créé par Cambon, on voit les idées religieuses renaître, et même l'ancien clergé constitutionnel se reconstituer et s'organiser. De telle sorte que les faits donnèrent un double démenti aux théories de Joseph Cambon et de ceux qui pensèrent comme lui

Dans une première période, ils avaient cru, à tort, à la possibilité d'une Eglise catholique officielle, séparée de Rome.

Dans une seconde période, ils avaient pensé, à tort, qu'on pouvait supprimer l'Eglise en la séparant de l'Etat.

Et Cambon dut être bien surpris quand il vit s'établir en 1802, un régime qu'il n'avait pas prévu dans lequel le clergé n'était ni séparé de Rome, ni séparé de l'Etat.

COMMUNICATION DE M. AMANS

Sur les Pales Tournantes

L'abbé Bossut, dans son *Traité d'Hydromécanique*, 1771, nous apprend que l'eau s'écoulant d'un vase par un trou percé en mince paroi présente: 1° un étranglement de la veine liquide; 2° une inversion à 90° des grands axes des sections. Dans un mémoire présenté au Congrès de Milan (1906), j'ai démontré qu'en arrière d'une bonne pale propulsive en or un étranglement analogue, à une certaine distance de l'équateur. On pourrait schématiser la rivière aérienne par une série de solides à deux nappes concentriques, ayant leurs ceintures au niveau de l'étranglement, et dont les génératrices seraient plus ou moins spirales.

Si on canalise cette rivière en arrière des pales, on a un tuyau d'expulsion (tunnel avec ou sans chambres de brassage); si on canalise en avant, on a un tuyau d'aspiration (diffuseur Eiffel). Un bon tuyau d'écoulement doit présenter des alternances de calibre, avec les phénomènes d'inversion. Il doit en outre posséder une élasticité convenable, en rapport déterminé avec la puissance et les variations de puissance du jet. Le trou de sortie sera évasé en dehors si on veut disperser les molécules (sulfatenses, pulvérisateurs), en dedans si on veut concentrer (méat urinaire).

Le canal de l'urèthre présente au plus haut degré les alternances de calibre, avec inversion, et l'élasticité. Le mouvement spiral est en outre fonction des différences d'élasticité entre les parois

supérieure et inférieure du canal. Expériences sur un urèthre artificiel rigide; moyen d'obtenir une lame tordue à la sortie; moyen analogue dans certains ajustages de sulfatenses; procédé Vermorel.

Sur le rôle important de l'inclinaison proximo-distale dans les hélices aériennes; comparaisons avec les pommes d'arrosoir, disposées, soit pour concentrer, soit pour disperser. Une bonne pale propulsive doit être élastique comme le méat, son bras doit être incliné et courbe comme la pomme qui concentre.

LES GRAINS EN CROISSANT DE LA GLANDE PELVIENNE DU TRITON PALMÉ

Leur étude au moyen des colorations vitales

Par M. le Dr GRYNFELTT

Dans une communication récente à la réunion de l'Association des anatomistes, j'ai fait connaître quelques faits nouveaux relatifs à l'élaboration des produits de sécrétion de la glande pelvienne du triton palmé.

On sait que cette glande fait partie du groupe des « *prostates* » de cet animal. En réalité, comme l'a montré R. BLANCHARD, ce complexe glandulaire, qui comprend les glandes pelviennes, les glandes abdominales et les glandes cloacales, sert à sécréter un liquide au moyen duquel les spermatozoïdes sont agglutinés en un spermatophore.

Ces recherches m'ont permis de compléter, à certains points de vue, celles de *Martin Heidenhain* sur ce même sujet: j'ai pu établir nettement la participation du chondriome à l'élaboration du produit de sécrétion de la glande pelvienne. D'autre part, j'ai été amené à rectifier quelques erreurs relatives à l'évolution de ce produit, telle que l'avait établie Heidenhain.

Dans ma communication au Congrès des anatomistes, je n'ai pu, faute de place, rapporter une série de faits relatifs à l'étude

de ce produit par les colorations vitales. Ce sera l'objet de cette communication.

Je rappellerai que, avec les méthodes histologiques courantes, sur les pièces où les grains de sécrétion sont bien fixés et bien colorés, on leur distingue :

1° Une masse centrale, la *sphérule*, ou « support » Heidenhain.

2° Une coque, plus colorable en général, surtout par l'hématoxyline au fer. Elle est plus épaisse sur un des côtés de la sphérule ce qui, la coupe optique lui donne un aspect de *croissant*, d'où le nom de *corps à croissant* donné par *Heidenhain* à cet ensemble de formations. En réalité, à l'origine tout au moins la coque enveloppe totalement la sphérule : je la désigne plus volontiers sous le nom de *coiffe*.

3° Un corpuscule que l'on met en évidence par certaines colorations et qui occupe la partie la plus large de la coiffe, le centre du croissant : c'est le *granule* qui avait échappé à l'observation de *Heidenhain*, tout au moins au stade de plein développement des grains à croissant.

Déjà, dans le courant du printemps de 1914 (et j'ai vérifié ces faits à nouveau par une nouvelle série d'observations récentes), j'avais consigné dans mes notes qu'en dissociant les tubes de la glande pelvienne dans du sérum artificiel additionné de quelques gouttes de colorants vitaux (rouge neutre, bleu de crésyl brillant, sulfate de bleu de Nil) on obtient une *double coloration remarquable qui oppose très nettement le granule à la sphérule*.

En effet, le granule se teint en rouge rubis par le rouge neutre, tandis que la sphérule est jaune. De même avec le bleu de crésyl ou le bleu de Nil, la teinte de cette dernière fut franchement verdâtre, tandis que le granule prend un ton chaud, bleu violacé. La *coiffe*, elle, ne se colore pas.

Il est indiscutable d'autre part que la coiffe existe réellement. On l'aperçoit sur le frais, sans coloration aucune, en réglant soigneusement l'éclairement du champ de la préparation, sous forme d'un halo à peine visible, peu réfringent, qui entoure la sphérule et s'épaissit autour du granule, de beaucoup le plus brillant des trois éléments du corps à croissant.

Au cours de ces examens, quand on soutient la lamelle par des cales de carton fort, de manière à observer les grains à croissant dans une épaisseur de liquide relativement considérable, on voit qu'ils sont doués d'un mouvement oscillatoire des plus nets et que le granule, toujours à peu près exactement central, oscille autour du pôle de la sphérule qui est opposé à la surface de la lamelle, autrement dit, il se place toujours à la partie la plus déclive du corps à croissant quand celui-ci est libre dans le liquide ambiant.

Cette position ne correspond pas à ce que l'on observe sur les coupes de matériel fixé, où la situation du granule par rapport à la sphérule est quelconque. Cela tient à ce que, dans la cellule, le corps à croissant, par la viscosité du plasma ambiant, ne prend pas une position d'équilibre par rapport à l'action de la pesanteur. Ce qui prouve que le granule a une densité supérieure à celle de la sphérule, et que quand celle-ci est libre d'osciller, il entraîne la coiffe et se place avec elle à la partie inférieure de l'ensemble. Il suffit d'enlever les taquets et de diminuer l'épaisseur de la préparation pour se convaincre que le granule se place en n'importe quelle position de la surface de la sphérule.

La connaissance du granule, plus dense, plus résistant, placé à la surface de la sphérule est importante pour expliquer la forme si particulière de ces grains de sécrétion.

Il s'agit en effet d'une masse arrondie, la sphérule, à la surface de laquelle se place, en saillie, un grain plus résistant, le granule. Le tout est enveloppé d'une substance liquide, chargée de principes très colorables par certains réactifs. En vertu des lois de la tension superficielle, cette masse liquide, au lieu de se répandre uniformément autour de la sphérule centrale, forme une couche plus épaisse autour du granule. D'où l'aspect de ces boules de sécrétion, sous forme de *grains à croissant*, dans les coupes histologiques.

Quelques observations sur les cellules de la glande pelvienne du Triton, relatives à la persistance du chondriome au cours de plusieurs cycles sécrétoires.

Par M. le D^r GRYNFELTT

Malgré quelques rares opinions discordantes, le plus grand nombre des cytologistes admet, à l'heure actuelle, que le chondriome participe à l'élaboration des produits de sécrétion.

Les discussions portent surtout sur le fait de savoir si cette participation est directe ou indirecte. C'est là un point intéressant, maintes fois étudié dans ces dernières années. J'ai apporté moi-même, dans cette Compagnie, en 1912 et 1913, au sujet de la sécrétion de la glande à pourpre et des plexus choroïdes, quelques observations venant à l'appui de celles de *Regaud*, de *Prenant*, de *Policard*, de *Bubreuil*, de *Hoven*, de *O. Schultze*, de *C. da Costa* et de bien d'autres encore, et qui sont en faveur de la théorie de la participation directe. Je n'y insisterai pas pour le moment.

Mais il est un autre point de l'évolution du chondriome au sujet duquel les documents sont moins nombreux. Ce sont les phases terminales du cycle sécrétoire, ou plus exactement le comportement du chondriome dans l'intervalle de deux périodes sécrétoires successives. Et cette question est du plus haut intérêt, puisqu'elle est un des aspects sous lesquels peut se présenter celle de la permanence du chondriome dans la cellule.

Voici ce que l'on observe dans la glande pelvienne du triton palmé, qui est, à cet égard, un objet d'étude intéressant. En effet, son cytoplasme est vaste et il n'est pas encombré (comme celui du foie, du rein ou des glandes digestives) par les chondriosomes. Ceux-ci sont d'ailleurs très petits. Enfin l'évolution des produits de sécrétion s'opère suivant un cycle bien déterminé ainsi que *Herdénhain* et moi-même avons pu nous en rendre compte; et, en général, les périodes sécrétoires, dans une même cellule, ne chevauchent pas les unes sur les autres. Il est donc facile d'étudier, pa-

rallèlement les modifications du chondriome et l'évolution des produits élaborés par lui.

Or, voici comment les choses se passent, dans la glande pelvienne du triton :

1° Au moment des « *phases terminales* » de Heidenhain, tous les grains ont été dissociés, sauf parfois un ou deux, laissés pour compte (témoins précieux de la période sécrétoire précédente), et la cellule est profondément vacuolisée. Le chondriome est épuisé : on n'y voit que quelques rares mitochondries sur les cloisons intervacuolaires, plus nombreuses dans les parties profondes de la cellule.

2° L'excrétion cellulaire est presque achevée, mais il reste encore quelques vacuoles dans la zone apicale. Profondément, le protoplasme revenu sur lui-même, est dense et clair. A ce stade, les *mitochondries* prolifèrent activement. On en voit de nombreuses qui perdent leur forme régulière et arrondie, qui s'étirent et se divisent transversalement. On a ainsi un certain nombre de chondriosomes en forme de doubles grains. La série des dédoublements continuant, on a des filés de grains de plus en plus nombreuses, des *chondriomites*, qui se répandent peu à peu dans tout le cytoplasme. Il se passe ici ce que Dubreuil (C. R. Assoc. Anatomistes, 1912) a montré dans les cellules adipeuses à savoir que « mitochondrie est la forme du chondriome sous laquelle celui-ci est le plus apte à se multiplier ».

3° Au moment de la *phase de repos* de l'ensemble du cytoplasme, le contenu des vacuoles est totalement expulsé. Le corps cellulaire est mince et allongé. On voit alors que les chondriomites se sont régularisés en quelque sorte. Leurs divers articles ne sont plus distincts et leur substance forme un bâtonnet, plus ou moins flexueux, à contours réguliers : ce sont des chondriocontes, parfois très allongés (comme si le tout s'était étiré) et qui s'orientent dans le sens longitudinal.

4° Mais ce stade est de courte durée. Pas plutôt constitués, les chondriocontes se renflent, soit à leurs extrémités, soit en divers points de leur trajet. Ces figures sont tout à fait différentes des chondriomites. Ici, les renflements ne se touchent pas. Ils sont

séparés par un filament formé d'une substance qui prend de moins en moins les colorants mitochondriaux, et finit même, à un moment donné, par disparaître, libérant les portions renflées. Celles-ci, d'ailleurs, ne sont plus des mitochondries. Ce sont des plastes, c'est-à-dire des formes intermédiaires entre les mitochondries et les grains de sécrétion. C'est le début d'une nouvelle poussée de grains: une nouvelle période sécrétoire commence.

Ces observations montrent bien que le chondriome dans ces éléments tout au moins, est permanent, mais sous des formes variables pendant les divers états fonctionnels de la cellule.

LE MOUVEMENT DES SALAIRES AU XIX^e ET AU XX^e SIÈCLES

Par M. ROCHE-AGUSSOL

Après quelques indications sur le revenu du travail dans le passé, l'auteur de la communication étudie les salaires au XIX^e et au XX^e siècles, dans l'industrie et l'agriculture.

Les salaires industriels, envisagés dans leur montant nominal, ont augmenté, en France de 1806 à 1910, dans la proportion de 175 p. 100. Cette hausse continue, relativement lente jusqu'au milieu du XIX^e siècle, beaucoup plus rapide dans la suite, a été concomitante à une diminution progressive dans la durée de la journée de travail.

Quant au salaire réel, c'est-à-dire au pouvoir d'achat, on s'est efforcé d'en mesurer les variations en recherchant les coûts successifs d'une consommation uniforme (en nourriture et en logement) et en rapprochant du salaire nominal le coût de la vie, ainsi déterminé.

Ce rapprochement a permis d'établir une courbe du salaire réel, courbe ascendante comme celle du salaire nominal, mais à un plus faible degré. Le salaire réel, de 1810 à 1910, a augmenté de 91 p. 100. En outre, la hausse du salaire réel n'a pas été continue (une certaine régression s'est produite entre 1810 et 1830).

Enfin, les hausses respectives du salaire pécuniaire et du salaire réel se distribuent autrement dans le temps.

A partir de 1850, il faut distinguer trois phases :

De 1850 à 1875 (période de prix élevés) le salaire nominal augmente plus que le salaire réel ; pendant la période de baisse des prix qui va de 1875 à 1896, c'est au contraire le salaire réel qui augmente plus que le salaire nominal ; enfin, pendant la période de hausse des prix qui s'ouvre en 1897, la progression du salaire nominal reprendra une avance appréciable sur celle du salaire réel.

Les tendances qui viennent d'être signalées se sont manifestées dans certains pays, d'une manière encore plus accusée qu'en France ; c'est ainsi qu'en Angleterre, entre 1896 et 1909, tandis que les salaires nominaux augmentaient, un certain fléchissement se produisait dans les salaires réels.

Dans l'agriculture, les salaires nominaux ont, au cours du XIX^e siècle, bénéficié d'une hausse proportionnellement aussi importante que celle des salaires industriels ; mais cette hausse a été autrement distribuée dans le temps.

Pendant la première moitié du XIX^e siècle, le salaire agricole s'améliore plus rapidement que le salaire industriel.

Par contre, la hausse n'a pas été continue : une légère régression s'est produite entre 1882 et 1890 sous l'action de la crise agricole. Mais en 1910 une hausse notable a pu être constatée.

Les salaires industriels et agricoles ayant varié dans la même proportion, l'inégalité demeure très sensible entre les uns et les autres.

Quant aux avantages des ouvriers des champs au point de vue du salaire réel, ils sont plus limités, qu'on ne pourrait le croire d'abord ; ils consistent surtout dans le moindre prix des loyers.

Les salaires de guerre et d'après-guerre, envisagés dans leur montant nominal accusent un accroissement d'abord faible puis considérable, mais demeuré longtemps inférieur à l'accroissement des prix. La seule comparaison du salaire nominal et des prix suggérerait une diminution du revenu ouvrier. Une telle conclusion serait en désaccord avec les faits. Envisagé dans son ensemble, le

pouvoir d'achat de la classe ouvrière a, pendant la période de guerre, surtout, incontestablement augmenté ainsi qu'en font foi, notamment l'accroissement de ses dépenses de luxe et de son épargne. Si le revenu individuel a pu diminuer, le revenu familial a été souvent accru, pendant la guerre surtout par suite du travail plus fréquent des femmes, de l'emploi d'ouvriers âgés et même parfois d'enfants, au-dessous de la limite légale. Il faut mentionner aussi l'appoint des allocations, tenir compte enfin de ce que les salariés, grâce aux institutions coopératives municipales de ravitaillement, n'ont pas toujours subi l'entière rigueur de la hausse des prix.

La crise actuelle, le chômage intense qui en est résulté ont suscité dans diverses industries des réductions de salaires; parfois, cette crise a été l'occasion de contrats collectifs établissant une corrélation entre les salaires et le coût de la vie.

En dégageant les résultats qui viennent d'être indiqués, en établissant l'accroissement notable du revenu du travail au cours du XIX^e et du XX^e siècles, l'étude statistique des salaires a fortement contribué à affaiblir une théorie dont l'influence avait été longtemps puissante: théorie du salaire naturel « loi d'airain », réduisant la rémunération du travail aux limites des exigences les plus strictes de la vie ouvrière. Cette théorie a été sinon abandonnée, du moins transformée au point de perdre à peu près complètement le caractère qui l'avait d'abord imposée à l'attention.

Par contre, on s'est demandé quel était le rapport existant entre l'accroissement du revenu ouvrier et le développement général de la richesse, question vivement débattue que l'état actuel de l'information statistique laisse encore incertaine. Une connexité remarquable se manifeste contre l'accroissement du salaire et le développement général de la productivité. Le rôle de l'action syndicale, si efficace qu'il s'affirme dans certaines circonstances, n'a pas un caractère aussi profond, aussi essentiel qu'on l'a cru parfois; l'intervention des syndicats apparaît surtout comme un moyen d'utilisation plus rapide des possibilités économiques du milieu, du moment.

En même temps qu'elle met en relief l'importance essentielle

des réactions économiques spontanées, l'étude statistique des salaires souligne toute la complexité des forces qui agissent sur le revenu du travail.

Étude d'une Récente épidémie de Grippe

Par M. le Dr F. CARRIEU

Nous venons d'observer une épidémie de grippe qui a frappé l'élément militaire, mais qui paraît vouloir atteindre, actuellement, la population civile, sans que celle-ci semble, pour le moment, aussi sévèrement touchée. Comme il nous a été donné de suivre tous les progrès du mal, depuis son début jusqu'à sa terminaison, il nous a paru intéressant de vous en rapporter une vue d'ensemble qui donne lieu à diverses considérations.

Il y a eu 111 hospitalisations pour grippe, dont le plus grand nombre a été soigné par notre maître, M. le professeur Ducamp, les autres par M. le médecin principal Vallet que nous tenons à remercier de tous les renseignements qu'il a bien voulu mettre à notre disposition.

Tous les régiments de la garnison ont payé leur tribut à la maladie, mais d'une façon tout à fait inégale, puisque le 2^e génie n'a eu que 8 cas, le 56^e d'artillerie 28 malades (auxquels il faut ajouter 5 soldats de la 140^e compagnie automobile cantonnés dans la même caserne), tandis que le nombre des grippés a été de 70 au 81^e régiment d'infanterie (Petit Séminaire). Il y a donc eu là un foyer beaucoup plus important que dans les autres régiments; du reste, l'épidémie y a débuté. Dès le 9 avril, en effet, le premier cas est signalé, et, le même jour, on compte cinq hospitalisations; le lendemain il y en a 16, puis 19. Total: 39 cas en trois jours dans un seul cantonnement. Ce n'est que cinq jours après que les artilleurs contractent la maladie, mais ici les cas se suivent chaque jour à raison de 2, 3 ou 4. Enfin, dix jours après, la grippe fait son apparition au 2^e génie et, le 2 mai, c'est-à-dire moins d'un mois après le premier cas, l'épidémie est arrêtée.

Ce qui frappe tout d'abord, c'est le début massif: plus d'un tiers du nombre total des malades est entré à l'hôpital pendant les trois premiers jours. Cette constatation n'est du reste pas nouvelle, puisque l'on rapporte que, en 1782, lors de l'épidémie de Saint-Petersbourg, 40.000 personnes furent atteintes le même jour. Il faut noter encore la grande proportion des recrues de la classe 1921; sur 111 malades en effet, sept seulement étaient des anciens soldats; soit 94 p. 100 de jeunes. Ce sont d'ailleurs les jeunes soldats qui ont très probablement apporté la maladie dans la garnison, car, avant leur arrivée, on n'avait pas, depuis longtemps, noté un seul cas de grippe dans la population civile et militaire et le début de l'épidémie (9 avril) a été observé quelques jours à peine après l'incorporation. A ce moment le temps a été particulièrement mauvais (1). Ce facteur étiologique a son importance: il est signalé d'une façon à peu près constante par les auteurs. Et le fait que, presque seuls, les jeunes soldats ont été atteints ne doit pas nous surprendre: l'absence d'acclimatement et d'entraînement se retrouve non seulement dans les épidémies de grippe, mais encore dans toutes les épidémies qui atteignent le milieu militaire (rougeole, scarlatine, diphtérie, méningite cérébro-spinale épidémique, etc.). Et n'a-t-on pas maintes fois remarqué que les jeunes soldats se comportent en pathologie et surtout vis-à-vis des maladies infectieuses comme des enfants, c'est-à-dire qu'ils sont plus réceptifs que les gradés ou les anciens soldats? Le cas initial n'a pu être découvert et, parmi les premiers malades, on a trouvé des jeunes gens provenant de plusieurs départements, ce qui a rendu l'enquête absolument impossible.

Les symptômes présentés par nos malades ont été, en général, peu variés; la forme la plus répandue a été la forme thoracique bénigne: début brusque avec bronchite, courbature, céphalée et fièvre de 39° à 40°, d'une durée de trois à cinq jours environ, avec convalescence plus ou moins traînante. Nous n'avons jamais observé de symptômes nerveux, cardiaques ou digestifs très mar-

(1) Du 4 au 8 avril, la température maxima est passé de 23° à 10° et la température minima de 13° à 3°. Un petit orage a éclaté le 4 et des averses le 8

qués. Mais nous avons été frappé du nombre d'épistaxis importantes présentées par des malades, même peu atteints, dès les premiers jours de la maladie. Ces saignements de nez ont été relevés par de nombreux auteurs depuis 1918, mais ils paraissaient assez rares dans les épidémies plus anciennes.

Il y a eu cependant quelques complications: 6 otites, 9 pleurésies purulentes et 15 broncho-pneumonies. Les otites n'ont présenté aucune gravité; après quelques jours de fièvre et de suppuration, elles se sont guéries par des lavages à l'alcool boriqué. Les broncho-pneumonies, après avoir fortement touché l'état général de nos malades ont guéri également. Seules les pleurésies ont été la cause de 4 décès qui sont, du reste, les seuls que nous ayons eu à enregistrer.

Toutes ces complications ont montré un même microbe de sortie, le streptocoque. Jamais il n'a été constaté d'autre germe, en particulier le pneumocoque, ni dans les crachats, ni dans le pus des otites, ni dans celui des pleurésies, alors que ce microbe a été trouvé très souvent dans les mêmes conditions pendant l'épidémie de 1918-1919.

A l'autopsie, les lésions de la plèvre étaient considérables, mais absolument banales. Dans un cas, nous avons, en plus de la pleurésie purulente, trouvé un épanchement jaunâtre et épais dans le péricarde. Les poumons ne présentaient pas de broncho-pneumonie, mais une congestion intense, surtout marquée vers la base.

Le pronostic, on le voit a été relativement bénin; 4 décès sur 111 malades, ce n'est pas là une proportion excessive pour une épidémie de grippe.

Comme moyens prophylactiques, la caserne qui paraissait être vraiment le foyer le plus actif (Petit Séminaire) a été consignée d'une façon absolue: les ordonnances eux-mêmes n'ont pu en sortir. On prenait pendant ce temps à l'intérieur des précautions pour que les malades sitôt atteints fussent transportés d'urgence à l'hôpital où l'isolement était parfaitement établi.

Quant à la thérapeutique, elle fut, bien entendu, variable suivant les cas: lorsque l'on s'est trouvé en présence de malades peu atteints, des expectorants et surtout des stimulants furent pres-

crits. Devant des infections suraiguës, comme nous en avons vu quelques-unes (broncho-pneumonies), les injections intraveineuses d'électrargol, les injections sous-cutanées de sérum térébenthiné à 3 pour 500, les abcès de fixation nous ont rendu de réels services. Enfin les pleurésies purulentes ont été traitées soit par le vaccin antistreptococcique (stock ou auto) préparé par M. le médecin principal Vallet, associé aux ponctions plusieurs fois répétées, soit par l'opération chirurgicale. Mais si nous avons vu certains cas se guérir très rapidement, d'autres, qui ne paraissaient pas plus graves, se sont terminés par la mort sans qu'aucun élément clinique ou bactériologique nous ait permis de porter un pronostic différent.

Cette épidémie, quoique peu importante en elle-même, surtout si on la compare à la pandémie de 1918-1919, a son intérêt, car elle coïncide avec des cas signalés en plusieurs points de la France. Depuis trois ans, le temps est passé où l'on pouvait dire avec Broussais: « La grippe est une invention des gens sans le sou et des médecins sans clients ».

M. le médecin principal de 1^{re} classe VITOU, directeur du Service de santé du XVI^e corps, fait remarquer que l'épidémie de grippe a atteint tout le territoire de la France. Pour ce qui concerne le XVI^e corps, il peut apporter quelques précisions qui compléteront la communication précédente. Il y a eu en tout 422 cas de grippe (dont 47 de la classe 20 et 375 de la classe 21) avec 22 décès, soit une proportion de 5,2 p. 100. Ces cas se décomposent comme suit:

Place d'Albi.....	50 malades	7 décès	soit 14 o/o
Béziers.....	75 —	7 —	— 9,3 o/o
Castelnaudary.....	11 —	0 —	
Castres....	48 —	1 —	— 1,9 o/o
Montpellier.....	111 —	4 —	
Perpignan	73 —	3 —	
Diverses places	54 —	0 —	

On a accusé comme cause particulière de gravité de cette épidémie, la vaccination antityphoïdique et la vaccination jennérienne. Or, certains corps, particulièrement atteints, n'avaient

pas été vaccinés contre la dothiésentérie. Pour la vaccination contre la variole, il est à remarquer le nombre impressionnant des cas qui ont pris : 95 p. 100. On a noté de très graves réactions : lymphangites, phlegmons, adénites dans lesquels il a toujours été trouvé du streptocoque. Mais la cause principale est probablement l'incorporation au mois d'avril de la classe 1921. A ce moment en effet les journées sont longues, on se lève tôt et les fatigues sont nécessairement plus grandes qu'en automne où, en plus, les jours de pluie donnent un repos obligatoire.

MONTPELLIER — IMPRIMERIE FIRMIN ET MONTANE



PRIX qui seront décernés
par l'Académie des Sciences et Lettres
de Montpellier

En 1922. — **PRIX ALPHONSE JAUMES**

Mémoire sur un sujet de *pathologie et de thérapeutique générales* au choix des concurrents.

La valeur du prix peut atteindre 2.000 francs, sauf au jury d'examen, à proposer, s'il y a lieu, le partage de ce prix entre divers concurrents.

En 1922. — **PRIX ALPHONSE JAUMES**

Mémoire sur un sujet de *médecine légale* au choix des concurrents.

La valeur du prix peut atteindre 2.000 francs, sauf au jury d'examen à proposer, s'il y a lieu, le partage de ce prix entre divers concurrents.

En 1922. — **PRIX RICARD**

Mémoire sur un sujet d'*histoire ou d'archéologie relatif au Bas-Languedoc* (numismatique, épigraphie, histoire locale, histoire d'une institution, etc.) au choix des concurrents.

Valeur : 300 francs

En 1922. — **PRIX LICHTENSTEIN**

Mémoire sur un sujet de *zoologie relatif aux animaux* (l'homme excepté) au choix des concurrents.

Valeur : 300 francs

Les Mémoires, manuscrits ou imprimés, devront être déposés au Secrétariat de l'Académie avant le 31 décembre 1921.

Sont exclus du concours pour les *Prix Alphonse Jaumes* les travaux ayant plus de quatre ans de date, ceux qui auront été présentés la même année ou qui auraient pris part antérieurement à d'autres concours.

Sont exclus du concours pour les *Prix Ricard et Lichtenstein* les ouvrages imprimés depuis plus de trois ans au moment du concours et tout mémoire qui aurait été l'objet d'une récompense dans un concours antérieur.

Tous les ouvrages doivent être écrits en langue française.

Les ouvrages primés ne seront pas rendus.